

Perception de l'inégalité des chances et mobilités objective et subjective : une analyse à partir d'entretiens qualitatifs auprès de Liméniens

Laure PASQUIER-DOUMER

PERCEPTION DE L'INÉGALITÉ DES CHANCES ET MOBILITÉS OBJECTIVE ET SUBJECTIVE : UNE ANALYSE À PARTIR D'ENTRETIENS QUALITATIFS AUPRÈS DE LIMÉNIENS

Laure Pasquier-Doumer
DIAL, IEP Paris
laure.pasquier@poledakar.org

Document de travail DIAL
Décembre 2005

RESUMÉ

L'objet de cet article est de comprendre comment se forme la perception des Liméniens de l'inégalité des chances au Pérou, à partir d'entretiens qualitatifs que j'ai réalisés. Il s'agit d'apporter une contribution au débat normatif sur la justice sociale, puisque selon plusieurs auteurs, la perception de l'inégalité des chances détermine fortement la demande de redistribution. J'analyse en particulier le rôle joué par la mobilité individuelle dans la formation de cette perception, en mesurant la mobilité à partir d'indicateurs objectifs mais également subjectif. Après une première partie de ce travail consacrée à une revue de littérature, la deuxième partie analyse les écarts entre les mobilités objective et subjective (les personnes interviewées ont explicité les critères à partir desquels elles évaluent leur situation en comparaison de celle de leurs parents). La majorité des interviewés évaluent leur mobilité à partir d'un critère monétaire. Dans la troisième partie, la perception de l'inégalité des chances est définie à partir des réponses des interviewés à une question ouverte sur les facteurs qui leur semblent être les plus importants pour réussir dans la vie. Les réponses mettent en évidence la difficulté à séparer les notions d'*effort* et de *circonstances*.

Mots clés : Inégalité des chances, mobilité, efforts, circonstances, Peru.

ABSTRACT

The object of this paper is to understand how the perception by Limenians of inequalities of opportunity is formed in Peru, based on qualitative interviews realized by the author. The paper aims to contribute to the normative debate on social justice; as according to several authors, the perception of inequality of opportunity strongly determines the demand for redistribution. A special focus is put to the analysis of the role played by individual mobility in the formation of this perception, by measuring this mobility from both objective and subjective indicators. The first part is dedicated to a survey of literature. The second part analyses the gap between objective and subjective mobility (the interviewees have explained the criteria they use to assess their situation compared to the one of their parents). The majority of interviewees assess their mobility using a monetary criterion. In the third part, the perception of inequality of opportunity is defined from the interviewees' answers to an open question on the factors they consider the most important to success in their life. The answers underline the difficulty to breakdown *effort* and *circumstances*.

Key Words : Inequality of opportunity, mobility, efforts, circumstances, Peru.

JEL Code : Z13, J62, C81

Table des matières

INTRODUCTION	5
1. UNE REVUE DE LITTERATURE SUR LES LIENS ENTRE MOBILITES SOCIALE, PERCEPTION DE L'INEGALITE DES CHANCES ET DEMANDE DE REDISTRIBUTION	6
1.1. Le modèle de perspective future de mobilité ascendante	7
1.2. Le modèle d'apprentissage	7
1.3. Travaux empiriques	9
2. LIEN ENTRE MOBILITE SUBJECTIVE ET OBJECTIVE A PARTIR D'ENTRETIENS QUALITATIFS	11
2.1. L'indicateur de mobilité subjective	13
2.2. Les indicateurs de mobilité objective	13
2.3. Association entre mobilité subjective et objective	15
2.4. Analyse des écarts entre la mobilité objective et la mobilité subjective	16
2.5. Les critères de mobilité subjective.....	18
2.5.1. Le niveau de vie.....	19
2.5.2. L'épanouissement personnel.....	20
2.5.3. La qualité de vie.....	22
2.5.4. La connaissance	23
2.5.5. Autres réponses.....	23
2.5.6. Distribution des critères	24
2.6. Conclusion de la partie 2	26
3. MOBILITE INTERGENERATIONNELLE OBJECTIVE, SUBJECTIVE ET PERCEPTION DE L'INEGALITE DES CHANCES	26
3.1. Perception de l'inégalité des chances par les Liméniens.....	27
3.1.1. Les facteurs d'effort.....	27
3.1.2. Les facteurs de circonstances.....	34
3.1.3. Les réponses se rapportant à l'effort et aux circonstances	38
3.1.4. Distribution de la perception de l'inégalité des chances	39
3.2. Déterminants de la perception de l'inégalité des chances.....	40
3.2.1. Perception de l'inégalité des chances et position sur l'échelle sociale	40
3.2.2. Perception de l'inégalité des chances et mobilité sociale	41
3.2.3. Profil des mobiles descendants croyant en l'égalité des chances.....	43
3.2.4. Profil des mobiles ascendants croyant en l'inégalité des chances.....	44
CONCLUSION	45
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	48

Liste des tableaux

Tableau 1 : Répartition des écarts entre mobilités objective et subjective (%)	16
Tableau 2 : Regional seasonal mean prices (Frw)	24
Tableau 3 : Répartition des écarts entre mobilités objective et subjective selon le critère subjectif d'évaluation de la mobilité (%)	25
Tableau 4 : Répartition des facteurs d'effort	34
Tableau 5 : Répartition des facteurs de circonstances	38
Tableau 6 : Répartition des perceptions de l'inégalité des chances	40
Tableau 7 : Prestige et statut moyens de la profession selon la perception de l'inégalité des chances	41
Tableau 8 : Distribution de la perception de l'inégalité des chances selon la mobilité objective	42
Tableau 9 : Distribution de la perception de l'inégalité des chances selon la mobilité subjective.....	42
Tableau 10 : Profil des mobiles descendants croyant en l'effort (%).....	43
Tableau 11 : Profil des mobiles ascendants croyant aux circonstances (%).....	45
Tableau- A : Comparaison de la répartition des individus dans le recensement et dans mon échantillon, selon le sexe, l'âge, le niveau d'éducation et la profession	51
Tableau- B : Répartition des individus selon leur mobilité subjective, dans le Baromètre Latinoaméricain et dans mon échantillon.....	52
Tableau- C : Profil des optimistes quand la mobilité objective est en termes de prestige.....	53
Tableau- D : Profil des optimistes quand la mobilité objective est en termes de statut.....	54
Tableau- E : Profil des optimistes quand la mobilité objective est en termes d'éducation.....	54
Tableau- F : Profil des pessimistes quand la mobilité objective est en termes de prestige	55
Tableau- G : Profil des pessimistes quand la mobilité objective est en termes de statut	55
Tableau- H : Profil des pessimistes quand la mobilité objective est en termes d'éducation.....	55

Liste des encadrés

Encadré 1 : Les entretiens qualitatifs.....	12
---	----

Liste des annexes

Annexe 1 : La représentativité de l'échantillon des entretiens.....	51
Annexe 2 : Profil des optimistes et des pessimistes selon les trois indicateurs de mobilité objective	53

INTRODUCTION

Les Liméniens pensent-ils que leur société donne à chacun les mêmes chances de réussir dans la vie à partir du moment où ils s'y efforcent suffisamment ? Ou bien adoptent-ils, au contraire, une position plus déterministe en percevant leur société comme une société fermée, dans laquelle la réussite sociale dépend uniquement de facteurs sur lesquels ils n'ont aucun contrôle, c'est-à-dire de facteurs de *circonstances* pour reprendre les termes utilisés par Roemer (1998) ?

L'objet de cet article est de comprendre comment les Liméniens forment leur perception de l'inégalité des chances dans la société péruvienne. Plus précisément, je m'intéresse à l'effet de leur mobilité intergénérationnelle, mesurée à partir d'indicateurs objectifs – la mobilité objective- et telle qu'ils la perçoivent - la mobilité subjective- sur leur perception de l'inégalité des chances.

Cette problématique se situe à la croisée de deux champs de la littérature économique. Elle s'inscrit tout d'abord dans une réflexion économique plus générale sur la prise en compte de la subjectivité des agents dans l'explication d'un certain nombre de comportements économiques (Manski et al., 2000 ; Van Praag et al., 2001 ; Frey et Stutzer, 2002 ; Kahneman et al., 1999, etc...). Dans une revue de littérature sur l'usage des données subjectives, Senik (2005) souligne que « *le recours aux données subjectives se justifie essentiellement par les limites de la démarche positive fondée sur la révélation des préférences. Il ne s'agit pas de remettre en cause le caractère central de cette dernière au sein de la théorie économique, mais de la compléter dans les cas où son champ d'application est limité, en particulier lorsque les défaillances du marché (externalités), les interactions hors marché et les défauts de coordination des actions individuelles interdisent de retracer le lien entre préférences et résultats de l'action individuelle (...). De même, les préférences relatives à des phénomènes collectifs, résultant de l'interaction entre plusieurs agents ou de l'action publique, tels que l'inflation ou la répartition des revenus, sont par définition difficiles à révéler. Dans de tels cas, l'élucidation des décisions et des préférences des agents peut être facilitée par les données subjectives.* » (p.46).

Les réflexions menées dans cet article cherchent, ensuite, à apporter une contribution au débat normatif autour des questions d'équité sociale et de justice distributive et, notamment, sur les raisons qui motivent les individus à accepter comme légitimes des rétributions inégales. En effet, un certain nombre d'auteurs (Fong 2001, Alesina et La Ferrara 2001, Corneo et Grüner 2002, Piketty 1995) ont montré que la perception de l'inégalité des chances est un déterminant important de la demande de redistribution du revenu, émise par les individus.

L'apport de ce travail réside dans l'utilisation de données originales, à savoir des entretiens qualitatifs semi-ouverts, que j'ai réalisés à Lima en 2003. En effet, ce support est plus adapté à l'analyse des perceptions que des données d'enquêtes dans la mesure où il laisse une totale liberté aux individus de s'exprimer. Il permet de mettre en avant un certain nombre de variables que ces derniers intègrent lorsqu'ils forment leur perception et qu'il aurait été difficile d'appréhender à partir d'enquêtes dans lesquelles les questions posées sont fermées. En ce sens, ce travail rejoint les préoccupations de Bowles et Gintis (2002) à propos de la transmission intergénérationnelle des inégalités dont les mécanismes sont perçus par ces auteurs comme une véritable « boîte noire » pour la raison suivante : « *Le problème fondamental n'est pas que l'on mesure mal les bonnes variables mais que l'on ne connaît absolument pas un bon nombre de variables importantes* »¹. Ces auteurs font référence aux « traits » des individus qui sont transmis par leurs parents et influenceraient leur revenu, tels que la beauté, la personnalité ou la préférence pour le présent.

La première partie de cet article présente la littérature théorique et empirique existante sur les liens entre la mobilité sociale, la perception de l'inégalité des chances et la demande de redistribution. Même si la demande de redistribution des Liméniens ne sera pas ici directement étudiée, cette revue de littérature permet de présenter le cadre théorique dans lequel s'inscrit cette réflexion sur la perception de l'inégalité des chances.

¹ "The fundamental problem is not that we are measuring the right variables poorly, but that we are missing some of the important variables entirely" (p.5).

Dans la deuxième partie, j'analyse, à partir des entretiens que j'ai menés, le lien entre la mobilité intergénérationnelle des Liméniens mesurée objectivement et la mobilité telle qu'ils la perçoivent. Plus particulièrement, je m'attache à comprendre les écarts entre ces deux types de mobilités. Pour cela, j'étudie tout d'abord les caractéristiques des individus jugeant leur mobilité plus ascendante ou plus descendante que ce qu'indiquent des indicateurs objectifs de mobilité. Je cherche ensuite à savoir si l'écart entre mobilités objective et subjective ne s'expliquerait pas par une définition de la mobilité objective plus restreinte que celle de la mobilité subjective. Autrement dit, les Liméniens se comparent-ils à leurs parents à partir des mêmes critères que ceux pris en compte par des indicateurs objectifs de mobilité ou bien intègrent-ils un champ plus large de critères ? Afin de tester ces hypothèses, j'analyse les critères avancés par les individus lors des entretiens pour évaluer leur mobilité intergénérationnelle.

Les implications de cette partie sont de deux ordres. Elles sont, tout d'abord, d'ordre politique. En effet, si la perception de la mobilité ne coïncide avec la mobilité mesurée objectivement, une politique publique qui chercherait à rendre plus mobile la société péruvienne dans un souci de stabilité sociale et qui utiliserait des indicateurs objectifs de mobilité serait vaine puisque les individus formeraient la perception de leur parcours intergénérationnel à partir d'autres facteurs que ceux pris en compte par le « planificateur ». Elles sont, ensuite, d'ordre méthodologique car cette partie soulève la question du choix d'un indicateur de mobilité et de la robustesse des résultats à un tel choix.

Dans la troisième partie, traitant de la perception de l'inégalité des chances des Liméniens, je mène un travail d'interprétation et de catégorisation des réponses qui m'ont été faites, afin de différencier les individus selon qu'ils croient en une forte ou en une faible inégalité des chances. Je cherche ensuite à définir quels sont les déterminants de la perception de l'inégalité des chances ainsi définie et, en particulier, quel est le rôle du statut social, de la mobilité objective et subjective des individus dans la formation de cette perception.

La quatrième partie reprend les principaux résultats de cet article et propose plusieurs pistes de recherche afin d'approfondir cette problématique sur laquelle, jusqu'à présent, très peu de travaux ont été menés.

1. UNE REVUE DE LITTÉRATURE SUR LES LIENS ENTRE MOBILITES SOCIALE, PERCEPTION DE L'INEGALITE DES CHANCES ET DEMANDE DE REDISTRIBUTION

Une littérature récente et en forte expansion s'interroge sur les effets de la mobilité sociale ou de la perception de l'inégalité des chances sur la demande de redistribution des richesses. Il s'agit de dépasser le modèle standard de demande de redistribution, c'est-à-dire le modèle de l'électeur médian fondé sur la rationalité égoïste (Meltzer et Richard, 1981). En effet, ce modèle ne permet pas d'expliquer un certain nombre de faits empiriques, en particulier que des individus ayant le même revenu mais une origine sociale distincte votent différemment. Ce modèle repose sur l'hypothèse selon laquelle la demande individuelle de redistribution τ_i résulte de la maximisation du revenu après transfert. Par conséquent, une des prédictions de ce modèle est que la position individuelle dans la distribution du revenu détermine entièrement les attitudes politiques vis-à-vis de la redistribution, la demande de redistribution étant d'autant plus faible que le revenu est élevé relativement au revenu moyen de la population. A l'inverse, plus l'individu est pauvre par rapport au revenu moyen, plus il souhaite une redistribution élevée. Autrement dit :

$$\tau_{it} = \tau(y_{it} / \bar{y}_t) \text{ et } \frac{\partial \tau}{\partial (y_{it} / \bar{y}_t)} < 0$$

où y_{it} est le revenu de l'individu i et \bar{y}_t le revenu moyen de la population.

Face aux limites de ce modèle, des modèles explicatifs de la demande de redistribution intégrant la mobilité sociale ont été proposés. Comme le rappelle Piketty (1994), l'idée que la mobilité sociale influence les comportements politiques, en particulier la demande de redistribution est ancienne :

Marx (1852) juge la mobilité sociale comme dangereuse dans la mesure où elle menace le développement d'une conscience socialiste. Tocqueville (1835) explique les différences d'attitudes face à la redistribution entre les Etats-Unis et l'Europe par la plus forte mobilité sociale au sein de la société américaine. L'hypothèse de Tocqueville a été reprise par de nombreux auteurs mais elle semble aujourd'hui discréditée par les comparaisons internationales récentes de mobilité sociale. En effet, Erikson et Goldthorpe (1992) furent parmi les premiers à montrer que les taux de mobilité sociale ne sont pas significativement différents au sein des pays industrialisés.

Des modèles alternatifs ont été proposés mettant en avant le rôle des perceptions des agents sur la demande de redistribution dans lesquels la mobilité sociale n'a qu'un effet indirect. Un premier type de modèles repose sur l'hypothèse de perspective future de mobilité ascendante (*POUM² hypothesis*) avancée par Hirschman en 1973 et formalisée par Bénabou et Ok en 2001. Piketty (1995) propose un deuxième type de modèle, le modèle d'apprentissage. Ce dernier explique la demande de redistribution par les croyances initiales des lignées quant aux facteurs de réussite sociale et par un processus d'apprentissage fondé sur leur expérience de mobilité.

1.1. Le modèle de perspective future de mobilité ascendante

Le modèle de Bénabou et Ok suppose que la demande de redistribution dépend de la perspective de mobilité des agents : ceux qui espèrent avoir un revenu futur élevé souhaitent un faible niveau de redistribution pour pouvoir profiter dans le futur des avantages des riches tandis que ceux qui anticipent un faible niveau de revenu choisiront un niveau élevé de redistribution. Dans ce modèle, les agents ont un comportement rationnel et égoïste puisqu'ils maximisent le flux espéré de leurs revenus futurs. Leurs espérances de revenus futurs sont des anticipations rationnelles formées à partir de la fonction de transition de la société. En effet, les agents sont supposés connaître le processus de mobilité de la société, défini par la fonction de transition suivante :

$y_{it+1} = f(y_{it}, \theta_{it+1})$ avec $\frac{\partial f}{\partial y_{it}} > 0$ et $\frac{\partial^2 f}{\partial y_{it}^2} < 0$ et où θ_{it+1} est la réalisation d'un choc aléatoire. Le modèle suppose donc que l'anticipation de revenu futur est une fonction croissante et concave du revenu courant. Puisque la demande individuelle de redistribution est d'autant plus faible que les espérances de revenus futurs sont élevées, elle est par conséquent une fonction décroissante du revenu courant :

$$\tau_{it} = \tau(f(y_{it}, \theta_{it+1})) \text{ et } \frac{\partial \tau}{\partial y_{it}} < 0$$

Bénabou et Ok concluent alors que la demande globale de redistribution sera d'autant plus faible que la fonction de transition est concave, que les modèles de taxation perdurent ou que la préférence pour le futur est élevée.

1.2. Le modèle d'apprentissage

Le modèle d'apprentissage se différencie du celui de Bénabou et Ok sur deux points fondamentaux. Premièrement, dans le modèle de Bénabou et Ok, l'hétérogénéité des demandes individuelles de redistribution s'explique par des intérêts différents alors que dans le modèle d'apprentissage, elle s'explique par des croyances distinctes. En effet, Piketty suppose que les individus ne sont pas égoïstes dans la mesure où ils partagent tous, quelle que soit leur origine sociale, un même principe de justice sociale. D'après ce principe, une différence de traitement entre les individus fondée sur des caractéristiques que l'individu ne contrôle pas est injuste. Seules les différences générées par des niveaux d'effort distincts sont acceptables.

Cependant, les individus ont une perception différente de l'importance de l'effort fourni dans la détermination du niveau de revenu individuel, relativement à d'autres variables indépendantes du

² PrOspect of Upward Mobility

contrôle de l'individu comme la chance ou l'origine sociale. Plus les individus croient en l'importance de l'effort, moins ils soutiendront une politique de redistribution puisque cette dernière aurait alors à leurs yeux un effet fortement désincitatif sur l'effort fourni. En effet, dans ce modèle, tous les individus sont d'accord pour dire qu'augmenter le taux de redistribution conduit à diminuer les incitations à l'effort mais l'ampleur de cet effet est relativement négligeable pour ceux qui croient en un rôle faible de l'effort sur le niveau de revenu atteint.

Deuxièmement, dans le modèle de Bénabou et Ok, la demande individuelle de redistribution dépend de la fonction de transition de la société, parfaitement connue de tous. En revanche, dans le modèle d'apprentissage, cette demande individuelle dépend de l'expérience de mobilité de chacun mais pas du processus global de mobilité. Plus précisément, les individus forment leurs croyances en l'importance de l'effort par un processus d'apprentissage de type bayésien, en fonction de leurs croyances initiales, de leur propre expérience de mobilité et de celle de leurs parents. Ceux qui fournissent beaucoup d'efforts et obtiennent un revenu élevé sont incités à croire en l'importance relative de l'effort dans la réussite économique individuelle. A l'inverse, ceux qui obtiennent un revenu élevé après avoir fourni peu d'efforts attribueront un faible poids à l'effort comme facteur de réussite. Afin de comprendre ce processus d'apprentissage, qui est au cœur du modèle de Piketty, il est nécessaire d'introduire une présentation plus formelle du modèle. En considérant une société dans laquelle il existe deux classes de revenu, y_0 et y_1 avec $y_0 < y_1$, la probabilité d'un individu d'obtenir un revenu y_1 , sachant qu'il a un revenu y_0 (resp. y_1) et fournit un niveau d'effort e , est définie ainsi :

$$\Pr(y_1 | (e, y_0)) = \pi_0 + \theta e \quad (\text{resp. } \Pr(y_1 | (e, y_1)) = \pi_1 + \theta e)$$

où (π_0, π_1, θ) sont les paramètres structurels de la société, θ mesurant l'importance de l'effort pour obtenir un revenu élevé, π_0 et π_1 mesurant l'importance des variables sur lesquelles l'individu n'a pas de contrôle, autrement dit, les variables de *circonstances* pour, respectivement, les classes à revenu faible et celles à revenu élevé. Dans ce modèle, $\pi_1 > \pi_0$ pour prendre en compte le fait que les enfants dont les parents ont des revenus élevés ont des opportunités supérieures à celle des autres. Par conséquent, $\pi_1 - \pi_0$ mesure l'inégalité des chances dans la société. Ces paramètres structurels ne peuvent être observés par les individus qui forment des croyances $\mu_i(\pi_0, \pi_1, \theta)$ sur leur valeur³. Le principe du processus d'apprentissage est le suivant : un individu mobile ascendant (MA) dont la croyance initiale est μ_{it} , révisera sa croyance en comparant, pour tous les paramètres structurels possibles, la probabilité d'une mobilité ascendante, si ces paramètres étaient effectivement ceux caractérisant la société, avec la probabilité d'une mobilité ascendante que sa croyance initiale lui laissait prévoir. Autrement dit :

$$\mu_{it+1}(\pi_0, \pi_1, \theta / MA) = \mu_{it}(\pi_0, \pi_1, \theta) \left[\frac{\Pr(MA / \pi_0, \pi_1, \theta)}{\Pr(MA / \mu_{it})} \right]$$

avec :

$$\Pr(MA / \pi_0, \pi_1, \theta) = \pi_0 + \theta e(\tau_t, \mu_{it}) \quad \text{et}$$

$$\Pr(MA / \mu_{it}) = \int [\pi_0 + \theta e(\tau_t, \mu_{it})] d\mu_{it}$$

Ainsi, si les paramètres (π_0, π_1, θ) prédisent une mobilité ascendante plus probable que ce que l'individu anticipait à partir de sa croyance initiale et si cette mobilité ascendante se produit effectivement, alors l'agent accordera un poids plus important à ces paramètres particuliers dans sa nouvelle croyance.

³ Plus précisément, $\mu_i(\pi_0, \pi_1, \theta)$ représente la croyance des individus en la probabilité que (π_0, π_1, θ) soient les vrais paramètres structurels.

Dans ce modèle, la croyance dans l'importance de l'effort pour atteindre un revenu élevé détermine non seulement la demande de redistribution mais également l'attitude économique. En effet, un individu qui croit en l'importance de l'effort pour la réussite individuelle choisira à la fois de soutenir un taux de redistribution faible et d'adopter un niveau d'effort élevé. Il attribuera alors tout enrichissement à cet effort fourni et renforcera sa croyance en l'effort. A l'inverse, un appauvrissement le fera douter du rôle de l'effort et il révisera sa croyance en lui accordant moins d'importance. Il transmettra ensuite sa croyance à ses descendants. La croyance d'une lignée est donc déterminée par sa croyance initiale et son expérience de mobilité.

Une implication du modèle est que si les croyances μ_{it} pouvaient être parfaitement observées et mesurées, elles prédiraient entièrement la demande de redistribution τ_{it} :

$$\tau_{it} = \tau(\pi_1 - \pi_0, \theta) \text{ et } \frac{\partial \tau}{\partial (\pi_1 - \pi_0)} > 0, \frac{\partial \tau}{\partial \theta} < 0$$

Cependant, ces croyances sont inobservées ou mal mesurées. Par conséquent, la demande individuelle de redistribution peut être approchée par l'expérience de mobilité de l'individu, ainsi que par son revenu et celui de ses parents qui sont des *proxies* de la croyance initiale de la lignée.

1.3. Travaux empiriques

Depuis quelques années, plusieurs auteurs ont cherché à tester les fondements empiriques de ces modèles, en particulier le modèle de perspectives de mobilité ascendante.

Alesina et La Ferrara (2001) apportent des éléments empiriques allant dans le sens de l'hypothèse POUM, à partir des données américaines du *General Social Survey* de 1978 à 1991 et du panel PSID (*Panel Study of Income Dynamics*) de 1968 à 1993. Pour cela, ils estiment un modèle probit ordonné dont la variable dépendante est la volonté des américains de taxer les riches pour donner aux pauvres et les variables indépendantes la perception subjective du niveau de vie futur⁴, un indice objectif de l'espérance de revenu futur construit à partir du panel PSID⁵, l'histoire de la mobilité passée de la personne⁶, deux indicateurs de la perception de l'inégalité des chances⁷, un indicateur de mobilité sociale pour caractériser la société américaine et enfin, un indicateur de l'aversion au risque et de l'altruisme de la personne. Ces auteurs concluent que plus un individu a une espérance de revenu élevée – aussi bien objectivement que subjectivement-, moins il est en faveur d'une politique de redistribution, ce qui corrobore l'hypothèse POUM. L'effet de la mobilité intergénérationnelle est plus ambigu puisqu'il dépend de l'indicateur retenu : une profession plus prestigieuse que celle du père conduit à moins de demande de redistribution ; en revanche, un niveau d'éducation supérieur à celui du père augmente la demande de redistribution. En outre, ces auteurs montrent que la croyance en un processus de mobilité « juste » ou autrement dit, la perception de l'inégalité des chances, est un déterminant important de la demande de redistribution. Les individus croient en un processus de mobilité « juste » s'ils ont affirmé que la réussite dans la vie dépend de ses propres efforts et non de la chance ou encore, que la société offre à chacun des opportunités égales. Enfin, le revenu a un effet négatif et significatif sur l'attitude des individus face à la redistribution, même lorsque les auteurs contrôlent par les autres variables indépendantes.

⁴ Les personnes devant choisir une note sur une échelle allant de 1 à 5.

⁵ Cet indice est la probabilité d'atteindre un certain décile de revenu, construit à partir d'un panel long du PSID. Cette probabilité est calculée à partir des matrices de transition de chaque Etat ou de chaque année en identifiant le décile auquel l'individu appartient. Le revenu anticipé est alors l'espérance de revenu, c'est-à-dire la somme des produits : (probabilité de se trouver dans un certain décile * montant moyen de revenu dans ce décile).

⁶ La mobilité individuelle est mesurée par deux variables. La première est une indicatrice valant 1 si le statut socio-économique de la personne est supérieur à celui de son père et 0 sinon, le statut étant mesuré à partir de l'indicateur ISEI, qui est décrit dans la suite de l'article. La seconde est la différence entre le nombre d'année de scolarité de la personne et celui de son père-.

⁷ Le premier indicateur est la réponse à la question suivante: "Some people say that people get ahead by their own hard work; others say that lucky breaks or help from other people are more important. Which do you think is most important?". Les réponses possibles sont: 1=Hard work most important; 2=Hard work, luck equally important; 3=Luck most important; 8=Don't know; 9=No answer. Le second indicateur est une indicatrice qui vaut 1 si la personne interviewée pense que les différences de classe s'expliquent par des différences de talents et d'éducation. Plus précisément, elle vaut 1 si les personnes sont d'accord avec l'affirmation suivante : "America has an open society. What one achieves in life no longer depends on one's family background, but on the abilities one has and the education one acquires".

De même, Ravallion et Lokshin (2000) s'intéressent à l'effet du revenu, de la mobilité intragénérationnelle⁸ et de la perspective de revenus futurs sur la demande de redistribution⁹. Pour ce faire, ils estiment la probabilité d'un individu de soutenir une politique de redistribution par un modèle probit et à partir de données russes de 1996. Leur test de l'hypothèse POUM consiste à estimer cette probabilité sur trois populations différentes : ceux qui espèrent vivre mieux dans le futur, ceux qui n'envisagent aucun changement et ceux qui espèrent vivre moins bien. Ils montrent tout d'abord que l'effet du revenu est différent selon les perspectives de revenus futurs : il est élevé et négatif sur la demande de redistribution pour ceux qui croient que leurs revenus vont augmenter mais faible pour ceux qui croient que leur revenu va diminuer. Ainsi, la peur de voir sa situation se dégrader incite à demander plus de redistribution, quel que soit son niveau actuel de bien-être. Ravallion et Lokshin mettent ensuite en avant un effet négatif et important d'une mobilité passée ascendante mais seulement parmi ceux qui pensent que leur situation va s'améliorer dans le futur. Cette analyse apporte donc, elle aussi, des résultats empiriques soutenant l'hypothèse POUM.

Enfin, Checchi et Filippin (2003) ont mis en place un processus expérimental auprès d'une centaine d'étudiants italiens afin de tester le modèle de Bénabou et Ok (2001) en faisant varier ses spécifications. Leurs résultats appuient l'hypothèse POUM.

Quant à Piketty (1996, 2003), il a testé la capacité de son modèle d'apprentissage à reproduire les faits empiriques en utilisant un spectre de données relativement large : l'enquête américaine *General Social Survey* sur la période 1972-1994, une enquête qu'il a lui-même menée en France en 1998, l'enquête britannique *British Social Attitudes Survey* sur la période 1983-1993 et enfin les enquêtes sociales internationales ISSP (*International Social Survey Program*). Son test consiste à estimer l'effet du revenu sur la demande de redistribution puis d'introduire, comme variable explicative, la croyance en l'importance relative de l'effort dans la réussite sociale, c'est-à-dire la perception de l'inégalité des chances. Piketty obtient que l'effet du revenu diminue substantiellement –entre 20 et 30%– après introduction de cette variable et en conclut que les croyances ne sont pas simplement utilitaires, ce qui va dans le sens de son modèle. A l'inverse, le coefficient de cette croyance reste inchangé lorsqu'il ajoute le revenu. De plus, Piketty montre que les individus à haut revenu croient davantage au rôle de l'effort, alors que ceux à bas revenu, davantage à la chance et à d'autres facteurs sur lesquels l'individu n'a pas prise. Enfin, toutes choses étant égales par ailleurs, les individus qui croient davantage à l'effort sont moins favorables à la redistribution des richesses.

Fong (2001) s'intéresse également à l'effet de la perception de l'inégalité des chances sur la demande de redistribution. A partir d'une enquête américaine de 1998, le *Gallup Poll Social Audit Survey*, elle estime un modèle probit ordonné dont la variable dépendante est la demande de redistribution et les variables indépendantes la croyance en des facteurs de réussite sociale exogènes ou, au contraire, en des facteurs sur lesquels la personne peut influencer, ainsi que des variables individuelles de contrôle. Fong conclut son analyse sur l'importance de cette croyance dans la détermination de la demande de redistribution¹⁰ : ceux qui pensent que les *circonstances* sont les responsables de la richesse et de la pauvreté soutiennent davantage une politique de redistribution que ceux qui considèrent que c'est uniquement l'effort. A l'inverse, l'effet du revenu sur la demande de redistribution est faible. Fong interprète ces résultats en disant que les agents ne sont pas égoïstes comme le supposent les modèles de l'électeur médian (Meltzer et Richard 1981) et de Bénabou et Ok (2001) mais qu'ils ont le sens de la réciprocité¹¹ et adhèrent fortement à des principes d'équité. Ce sens de la réciprocité conduit les agents à vouloir assister les personnes fournissant des efforts lorsqu'ils sont confrontés à des chocs économiques mais à ne pas soutenir inconditionnellement les pauvres si leur condition s'explique, à leurs yeux, par de la paresse ou un manque d'effort.

⁸ Il s'agit plus précisément de la mobilité individuelle entre le niveau de consommation en 1992 et celui en 1996.

⁹ Mesurée comme le fait de partager l'opinion selon laquelle l'Etat doit taxer le revenu des riches.

¹⁰ Les croyances ont un effet important sur la demande de redistribution aussi bien dans l'échantillon total que dans un sous-échantillon de pauvres et un sous-échantillon de riches.

¹¹ En cela, Fong rejoint un courant d'économistes qui s'interrogent sur la validité de l'hypothèse d'agents égoïstes, en mettant en valeur l'importance de comportements réciproques chez les agents, en particulier lors du choix d'allocation de ressources (Fehr et Gächter 2000, Henrich et al. 2001). Un agent est réciproque s'il répond à une action « amicale » (resp. « hostile ») de façon plus « amicale » (resp. « hostile ») que ne le laisserait prévoir un modèle reposant sur l'hypothèse d'agent égoïste, c'est-à-dire même si cette réponse génère un coût. La réciprocité est un concept différent de l'altruisme dans la mesure où une personne altruiste agira « amicalement » envers une autre personne de façon inconditionnelle alors qu'une personne réciproque n'agira de la sorte qu'à la condition que l'autre personne ait eu à son égard un comportement « amical ».

2. LIEN ENTRE MOBILITE SUBJECTIVE ET OBJECTIVE A PARTIR D'ENTRETIENS QUALITATIFS

Dans cette partie, j'analyse le lien entre la mobilité subjective et la mobilité objective à partir de la centaine d'entretiens que j'ai réalisés à Lima. Pour ce faire, je définis des indicateurs objectifs de mobilité intergénérationnelle ainsi qu'un indicateur de mobilité subjective qui rend compte de la perception par les individus de cette mobilité. Je m'intéresse ensuite aux écarts entre mobilité objective et mobilité subjective.

L'enjeu de cette partie est double. Premièrement, une bonne caractérisation de la mobilité sociale, dans sa dimension objective et subjective, permettra une analyse plus fine de son rôle sur la perception des inégalités des chances. Deuxièmement, savoir si la perception de la mobilité coïncide avec la mobilité réellement vécue et comprendre les déterminants de cette perception est un enjeu en soi. En effet, si le gouvernement péruvien cherche à augmenter la stabilité sociale et les incitations à l'effort, il peut agir en rendant la société plus mobile. Cependant, s'il met en place une telle politique en utilisant un indicateur objectif de mobilité –les seuls actuellement disponibles à l'échelle nationale-, l'impact en sera nul s'il existe un décalage important entre la mobilité vécue et la mobilité perçue.

Le lien entre la mobilité objective et la mobilité subjective a déjà été abordé, à ma connaissance, par seulement trois auteurs. Matéjü (2000) étudie ce lien pour cinq pays d'Europe de l'Est, lors des cinq années de transition pendant lesquelles ces pays sont passés du communisme à une économie de marché. Webb (2000), quant à lui, analyse ce lien pour le Pérou entre 1985 et 1997. Pour ce faire, il utilise une enquête pilote réalisée au Pérou en 1998 auprès de 152 ménages (dont 106 Liméniens), ces ménages constituant l'échantillon panel des enquêtes de niveau de vie LSMS réalisées en 1985, 1991, 1994 et 1997. Comme dans notre cas, l'échantillon n'est pas représentatif. La mobilité subjective est approchée par un indice construit à partir de cinq questions¹² sur la perception des personnes enquêtées de leur trajectoire. La mobilité objective quant à elle est déterminée par l'évolution des revenus du ménage mesurée à partir des enquêtes panel de niveau de vie.

L'analyse menée ici se différencie de celle de ces deux auteurs en deux points. Tout d'abord, elle s'intéresse à la mobilité intergénérationnelle alors que Matéjü et Webb se concentrent sur la mobilité intragénérationnelle sur une courte période. Ensuite, elle tente d'aller plus loin en s'intéressant aux critères d'après lesquels les personnes forment la perception de leur mobilité. Ceci est rendu possible par la spécificité des données utilisées.

La troisième étude est celle d'Attias-Donfut et Wolff (2001), qui porte sur des données françaises. Elle s'intéresse aux écarts entre la mobilité intergénérationnelle mesurée objectivement et la mobilité subjective. La méthodologie suivie par ces auteurs est proche de celle menée ici puisqu'elle utilise, pour évaluer la perception des individus de leur mobilité, des données qualitatives, à savoir 90 entretiens semi-directifs¹³. Ces entretiens permettent également d'appréhender les critères à partir desquels les individus forment leur perception de mobilité.

Les données, que j'utilise ici, proviennent d'une centaine d'entretiens semi-directifs que j'ai réalisés à Lima en 2003 et au cours desquels les individus se sont exprimés sur plusieurs points (Encadré 1). Tout d'abord, ils m'ont présenté leur histoire de vie et celle de leurs parents et de leur fratrie. Ensuite, je les ai interrogés de façon totalement ouverte sur leur perception de leur mobilité intergénérationnelle, sur les critères à partir desquels ils formaient cette perception et enfin sur leur perception de l'inégalité des chances au Pérou. Le traitement de l'information récoltée lors de ces entretiens est le suivant : les informations délivrées au cours des entretiens mais dont la formulation n'avait pas un intérêt particulier pour la problématique de ce travail ont été codées *a posteriori* alors

¹² Ces questions sont : (1) « Comparée à il y a 10-15 ans, la situation économique de votre ménage vous paraît-elle bien meilleure, meilleure, pareille, pire, bien pire ? », (poids=2), (2) « Comparée à il y a 10-15 ans, la situation d'emploi de votre ménage vous paraît-elle bien meilleure, meilleure, pareille, pire, bien pire ? », (poids=2), (3) « Comparé à vous-même, vos parents vivaient-ils bien mieux, mieux, pareil, moins bien, beaucoup moins bien ? », (poids=1), (4) « Comparé à il y a 10-15 ans, le pouvoir d'achat de votre ménage vous paraît-il bien meilleur, meilleur, pareil, pire, bien pire ? », (poids=1), (5) « Etant donné votre niveau de vie actuel, votre niveau de satisfaction est-il très faible, faible, acceptable, bon, très bon ? », (poids=1).

¹³ Cet échantillon a été choisi parmi des ménages qui ont déjà été interrogés lors d'une enquête représentative.

que les propos des interviewés, dont la formulation était chargée de sens, notamment ceux concernant leurs perceptions, ont été entièrement retranscrits.

Encadré 1 : Les entretiens qualitatifs

J'ai réalisé, du 15 janvier au 25 mars 2003, 94 entretiens. La méthodologie suivie est celle des entretiens semi-ouverts. Plus précisément, chaque entretien se déroulait de la façon suivante. Je commençais par présenter à la personne interviewée l'objectif de l'entretien, à savoir que je collectais des histoires de vie pour un travail universitaire en France dont le but était de mieux connaître la société péruvienne. Je lui précisais que je cherchais à connaître l'histoire de ses parents, la sienne et celle de ses frères et sœurs. Je lui posais ensuite une question de « lancement », à savoir où étaient nés ses parents. En général, la personne commençait à raconter la trajectoire de ses parents et la sienne. J'ai limité au maximum mes interventions. Elles ont eu lieu lorsque la personne avait besoin d'être « relancée » ou bien lorsqu'elle était trop imprécise sur un point essentiel. Ces points essentiels étaient : le niveau et le type d'éducation des membres de la famille, le parcours migratoire des parents et de la personne et le parcours professionnel des parents, de la personne, de ses frères et sœurs, voire de ses enfants. Je concluais l'entretien par trois questions, identiques pour tous. La première visait à connaître la perception des personnes interviewées de leur mobilité intergénérationnelle : « *Si vous deviez comparer votre situation actuelle à celle de vos parents au même âge, diriez-vous que vous êtes dans une situation meilleure, similaire, moins bonne ?* ». La deuxième cherchait à leur faire expliciter les critères retenus pour répondre à la question précédente. La troisième question concernait leur perception de l'égalité des chances au Pérou : « *Qu'est-ce qui vous semble le plus important pour réussir dans la vie ?* ».

La durée moyenne d'un entretien a été de 45 minutes¹⁴. Des 94 entretiens, 86 ont été retenus pour l'exploitation, les autres étant trop courts.

Le choix des personnes interviewées n'a pas été fait dans le but d'obtenir un échantillon représentatif (pour une discussion sur la représentativité de l'échantillon, se référer à l'annexe 1). Tout d'abord car pour cela, il aurait fallu interviewer un nombre beaucoup plus conséquent de personnes ce qui n'était pas possible techniquement. Ensuite car l'objectif n'était pas d'obtenir une image exhaustive de la réalité péruvienne mais de connaître un certain nombre de trajectoires possibles. Enfin, pour obtenir un échantillon représentatif, il aurait fallu interroger les personnes habituellement interrogées par l'institut national de statistique (INEI). L'inconvénient de cette démarche est de n'avoir aucune introduction particulière auprès de ces personnes. Or, demander aux gens de raconter l'histoire de leur vie nécessite une relation de confiance qu'il est difficile d'obtenir si l'on s'adresse à ces personnes uniquement parce qu'elles font partie de l'échantillon représentatif de l'INEI. C'est pourquoi j'ai préféré m'adresser uniquement aux personnes auprès de qui j'étais introduite, soit par l'intermédiaire de tierces personnes, soit car les personnes me connaissaient *de visu*. Malgré tout, l'objectif était d'obtenir un échantillon dans lequel serait représenté l'ensemble des principaux milieux sociaux. Une des stratégies adoptée à plusieurs reprises, notamment pour interviewer des personnes d'origine sociale très basse, a été de me rendre dans un quartier populaire, accompagnée d'une connaissance qui vivait dans ce quartier. Cette personne m'introduisait auprès de ses voisins à qui je présentais ma requête. S'ils étaient d'accord, nous convenions d'un rendez-vous pour réaliser l'entretien. Le fait d'être étrangère, malgré l'handicap de la langue, a été un plutôt un atout puisqu'il m'a permis d'être considérée avec un statut à part, c'est-à-dire de ne pas être associée à un milieu social péruvien et par conséquent, de ne pas me fermer l'accès à certains milieux.

Cette partie présente tout d'abord l'indicateur de mobilité subjective retenu ainsi que les indicateurs de mobilité objective. Ensuite, je m'intéresse à l'association statistique et aux écarts entre ces deux types de mobilité. J'analyse en particulier les caractéristiques différenciant les individus jugeant leur mobilité différemment de lorsqu'elle est appréhendée de façon objective et leur robustesse au choix de l'indicateur de mobilité objective. Enfin, j'expose les critères intégrés par les individus pour former leur mobilité subjective et les résultats de cette partie.

¹⁴ Avec un écart-type de 27 minutes

2.1. L'indicateur de mobilité subjective

L'indicateur de mobilité subjective est construit à partir de la réponse à la question suivante, posée à chaque personne interviewée : « *Si vous deviez comparer votre situation actuelle à celle de vos parents au même âge, diriez-vous que vous êtes dans une situation meilleure, similaire, moins bonne ?* ». Cet indicateur a trois modalités. Il vaut 1 si la situation actuelle est jugée moins bonne que celle des parents, 2 si elle est jugée similaire, 3 si elle est jugée meilleure. Le terme « situation » a été retenu dans la formulation de la question pour son caractère flou. En effet, l'objectif était d'orienter le moins possible les personnes interviewées sur les critères à partir desquels elles compareraient leur bien-être à celui de leurs parents.

2.2. Les indicateurs de mobilité objective

J'ai défini trois indicateurs caractérisant la mobilité selon un critère objectif. Les deux premiers sont construits à partir de la profession principale exercée par le père¹⁵ au cours de sa vie et la profession principale de la personne au moment des entretiens¹⁶, le troisième à partir des niveaux d'éducation de la personne et de ses parents. Dans la littérature, la mobilité intergénérationnelle est souvent mesurée comme la différence entre le revenu du père à un moment donné du temps et celui de la personne¹⁷. Par rapport à ce type de mesure, une mesure basée sur la profession présente un triple avantage. D'abord, la profession intègre plusieurs dimensions du statut social et pas seulement celle du revenu. Ensuite, la profession est un meilleur indicateur du revenu permanent que le revenu à un point donné du temps (Zimmermann 1992). Enfin, la profession est plus facile à appréhender que ne l'est le revenu dont la mesure est souvent biaisée par des erreurs, surtout lorsqu'il s'agit de données rétrospectives comme le revenu du père. L'inconvénient cependant des mesures de mobilité basée sur les professions est qu'il faut trouver un critère qui permette de hiérarchiser les professions, si l'on s'intéresse au sens de la mobilité (ascendant ou descendant), comme c'est le cas ici. Le critère de hiérarchisation dépend alors de la structure macro-sociale de la société et par conséquent perd un peu en objectivité. Il aurait été souhaitable de disposer également d'un indicateur construit à partir du niveau de revenu de la personne et de ses parents mais collecter correctement cette information aurait nécessité de multiplier les entretiens avec chaque personne et d'adopter un modèle d'enquête très différent.

Le premier indicateur de mobilité objective hiérarchise les professions selon le statut qu'elles procurent, le second selon le prestige qui leur est associé. Ces critères de hiérarchisation reposent sur une vision « fonctionnaliste »¹⁸ de la société. Le premier indicateur, mesurant la mobilité en termes de statut, est construit à partir de l'indice socio-économique international de statut des professions, l'indice ISEI (*International Socio-Economic Index of occupational status*) construit par Ganzeboom et Treiman (1996)¹⁹. Cet indice attribue un score à chaque profession en fonction de deux critères, le niveau d'éducation moyen qu'elle nécessite et le revenu moyen qu'elle génère. L'hypothèse afférente à cet index est que les individus sont hiérarchisés selon leur capacité à transformer de l'éducation en revenu, cette capacité étant reflétée par la profession exercée. L'indice ISEI prend les valeurs entières comprises entre 16 (statut le plus faible, attribué par exemple aux domestiques) et 90 (statut le plus élevé attribué aux juges). L'indicateur de mobilité en termes de statut est alors la différence entre l'indice ISEI correspondant à la profession de la personne et celui correspondant à la profession de son père.

Le deuxième indicateur, mesurant la mobilité en termes de prestige, est la différence entre le niveau de prestige correspondant à la profession de la personne et celui correspondant à la profession du père. Ces niveaux de prestige sont déterminés à partir d'une échelle de prestige. Le principe d'une échelle de prestige est d'attribuer un score à chaque profession en fonction du degré de prestige que la société

¹⁵ J'aurais aimé comparer la profession des femmes à celle de leur mère, la mère étant le principal référent potentiel de ces premières. Par conséquent, en comparant la profession des femmes à celle de leur père, je sous-évalue en général leur mobilité. Cependant, une comparaison des professions entre générations du même sexe fait perdre trop d'observations de par le faible taux d'activité des mères.

¹⁶ Ces professions ont été codées selon la classification internationale des professions de l'OIT de 1988.

¹⁷ Pour une revue, cf. Solon (2002).

¹⁸ De façon très brève, pour les fonctionnalistes (Parsons 1973), la société est organisée autour de différentes fonctions (fonction de production de biens, de production d'éducation différenciée, de transport,...) afin de maximiser son efficacité. De l'organisation de ces fonctions découle la division du travail et la stratification sociale de la société.

¹⁹ Cet indicateur a été construit à partir des données de 16 pays différents. Pour le détail de la construction de cet indicateur, se reporter à Ganzeboom et al. (1992, pp. 10-19 et Appendix C)

y attache²⁰. Les professions peuvent alors être ordonnées de façon unidimensionnelle sur l'échelle de prestige ainsi formée. L'hypothèse sociologique qui sous-tend une échelle de prestige est que l'importance de la fonction d'une profession détermine le prestige attaché à cette profession. Ainsi, le prestige d'une profession reflète le contrôle sur les ressources –comme la qualification, l'autorité ou les ressources économiques- que la profession procure et les privilèges qui en découlent. J'ai retenu ici l'échelle internationale standard de prestige des professions construite par Treiman en 1977 et réactualisée par Ganzeboom et Treiman en 1996²¹. Cette échelle prend les valeurs entières comprises entre 12 (prestige le plus faible attribué par exemple aux cireurs de chaussures) et 78 (prestige le plus élevé attribué aux professeurs du supérieur).

Une limite à ces deux indicateurs est qu'ils sont construits à partir d'échelles élaborées pour les pays industrialisés. En effet, l'indice socio-économique international de statut des professions (ISEI) et l'échelle internationale standard de prestige des professions ont été calculés par leurs auteurs à partir de données concernant en majorité des pays industrialisés, même si quelques pays en développement ont été intégrés. Cette limite commune à ces deux indicateurs doit être prise en compte dans l'interprétation des résultats.

Un autre indicateur construit à partir des professions et fréquemment utilisé dans la littérature est celui défini par le schéma de classe EGP d'Erikson, Goldthorpe et Portocarero (1979). Bien qu'ayant de nombreuses qualités, cet indicateur ne pourra être utilisé ici car, à la différence des deux indicateurs précédents, il reflète une vision non hiérarchisée de la société²². Il est donc impossible avec cet indicateur, de par sa définition, de raisonner en termes de mobilité ascendante et descendante. Or, il s'agit ici de comparer la mobilité objective à la mobilité subjective, mesurée par trois catégories hiérarchisées.

Un troisième indicateur de mobilité intergénérationnelle mesure la mobilité en termes d'éducation. Il est la différence entre le nombre d'années d'éducation de la personne et celui du parent le plus éduqué. Il appréhende la mobilité sous un aspect différent à celui des deux autres indicateurs puisqu'il prend en compte l'utilité interne des études, c'est-à-dire l'utilité d'acquérir des connaissances. Une personne peut par exemple être considérée comme ayant connu une ascension sociale dans la mesure où elle a fait des études supérieures alors que ses parents non. Cependant, cette personne peut ne pas avoir réussi à exercer le métier pour lequel elle s'est formée et avoir une profession non qualifiée, comme ses parents. Par conséquent, son parcours sera immobile ou descendant en termes de prestige ou de statut et ascendant en termes d'éducation.

Il est à noter que parmi ces trois indicateurs, l'indicateur en termes de statut, de par sa construction, est celui qui se rapproche le plus d'un indicateur de mobilité purement économique, à savoir le revenu.

Puisque l'objectif est de comparer ces indicateurs à celui de mobilité subjective qui est une variable qualitative prenant 3 valeurs, selon que la mobilité soit descendante, nulle ou ascendante, il est nécessaire d'agrèger chaque indicateur de mobilité objective de manière à obtenir ces trois mêmes catégories. L'agrégation retenue est telle que la distribution de ces indicateurs objectifs à l'intérieur des trois catégories soit la même que celle de l'indicateur subjectif, ceci pour contrôler l'effet de marge. Ce choix méthodologique est le même que celui retenu par Ravallion et Lokshin (2002) lorsqu'ils cherchent à comparer le bien-être objectif mesuré par le revenu au bien-être subjectif dont la mesure est la réponse à la question : « *Imaginez une échelle à 9 échelons où l'on trouve, au premier échelon, les gens les plus pauvres et au 9^{ème} échelon, les plus riches. Sur quel échelon vous trouvez-vous aujourd'hui ?* ».

²⁰ Le degré de prestige que la société attache à chaque profession est connu grâce à des enquêtes auprès des individus sur la perception des professions.

²¹ Bien que ces auteurs supposent que cette échelle est valable pour l'ensemble des sociétés « modernes » et qu'elle ne varie pas selon le contexte national, social ou culturel, il aurait été préférable d'utiliser une échelle de prestige des professions plus adaptée à la société péruvienne et ceci pour deux raisons. Premièrement, il n'est pas sûr que l'on puisse caractériser la société péruvienne de « moderne » au sens où l'entend Treiman. Deuxièmement, l'hypothèse d'invariabilité de l'échelle de prestige aux différentes cultures repose sur des hypothèses très fortes (pour une présentation de ces hypothèses, se référer à Bergman et Joye 2001). Cependant, il n'a pas été possible d'utiliser une échelle plus adaptée car, à notre connaissance, aucune échelle de prestige des professions n'a été réalisée au Pérou.

²² Pour une comparaison théorique des trois schémas de stratification – celui de Treiman et al. (1996), celui de Ganzeboom et al. (1992), et celui d'Erikson, Goldthorpe et Portocarero (1979)- se référer à Bergman et Joye (2001).

En étudiant l'association statistique entre les différents indicateurs de mobilité objective, il apparaît une association très forte entre l'indicateur de mobilité en termes de statut et celui en termes de prestige, puisque le V de Cramer²³ mesurant cette association est de 0,56. Ainsi, les indicateurs de mobilité en termes de prestige et en termes de statut sont très similaires. S'il existe des différences²⁴, cela s'explique par une évaluation parfois très distincte de certaines professions. Par exemple, dans le cas des agriculteurs mais aussi des ouvriers non qualifiés, des gardiens d'immeubles ou des professeurs de primaire ou d'éducation initiale, le prestige de la profession est très supérieur au statut qu'elle confère. A l'inverse, les professions suivantes confèrent un statut bien plus élevé que le niveau de prestige qui leur est attaché : les petits commerçants et certaines professions qualifiées comme les économistes, juristes ou les dentistes. Ainsi, la mobilité évaluée par l'indicateur en termes de statut d'un enfant d'agriculteur ayant migré à Lima pour devenir petit commerçant dans un marché ou vendeur ambulant, ou encore ouvrier textile, sera toujours plus ascendante que celle donnée par l'indicateur en termes de prestige. Ce jugement différent du parcours d'un enfant d'agriculteur ayant migré à Lima explique près de la moitié des différences entre ces deux indicateurs.

L'association entre l'indicateur de mobilité en termes d'éducation et celui en termes de statut est plus faible mais reste élevée, le V de Cramer étant égal à 0,38. Elle est de plus très proche de celle entre l'indicateur de mobilité en termes d'éducation et celui en termes de prestige dont le V de Cramer est égal à 0,36. Les différences entre l'indicateur de mobilité en termes d'éducation et les deux autres indicateurs²⁵ sont de deux ordres. Soit elles s'expliquent par le fait que l'éducation acquise n'a pu être transformée en résultat, la personne ayant acquis un niveau d'éducation supérieur à celui de son père mais sans pour autant atteindre une profession plus prestigieuse ou avec un meilleur statut que ce dernier. Soit elles s'expliquent par des réussites sociales dans lesquelles le capital humain n'a joué aucun rôle—entre autres par le commerce— ou pour lesquelles la formation s'est faite en dehors du système scolaire formel, notamment par l'apprentissage.

2.3. Association entre mobilité subjective et objective

Il s'agit maintenant de savoir si les individus perçoivent leur mobilité intergénérationnelle différemment de leur mobilité mesurée de façon objective. Pour ce faire, j'ai à nouveau recours à la mesure d'association du V de Cramer. Quel que soit l'indicateur de mobilité objective retenu, il apparaît que cette association est significative et plutôt élevée puisque le V de Cramer vaut 0,27 lorsque l'indicateur de mobilité objective est celui en termes de prestige et 0,26 lorsque je retiens les indicateurs en termes de statut ou d'éducation. A titre comparatif, Ravallion et Lokshin (2002) trouvent une association entre le bien-être objectif et le bien-être subjectif individuels, mesurée par le V de Cramer, de 0,1 à partir d'une enquête ménage menée en Russie en 1996. Les individus interviewés perçoivent donc leur mobilité de la même façon que les indicateurs objectifs dans à peu près 58% des cas.

Ce résultat, à savoir une association significative entre les mobilités objective et subjective, est le même que celui obtenu par Attias-Donfut et Wolff (2001)²⁶ pour la France mais diffère de celui de Webb (2000) concernant la mobilité intragénérationnelle au Pérou²⁷. En effet, Webb trouve qu'il n'y a pas de corrélation entre la mobilité intragénérationnelle objective et la mobilité subjective. Webb

²³ Le V de Cramer s'exprime ainsi : $V = \frac{\chi^2}{n(k-1)}$ où n est le nombre d'observations et k la plus petite dimension de la table de

contingence. Si $V = 1$, alors il y a parfaite association entre les deux indicateurs. Si $V = 0$, les deux indicateurs sont totalement indépendants l'un de l'autre.

²⁴ Ces deux indicateurs donnent une mesure différente de la mobilité dans 24% des cas.

²⁵ L'indicateur de mobilité en termes d'éducation diffère dans 36% des cas de celui en termes de statut et dans 38% des cas de celui en termes de prestige.

²⁶ Ces auteurs mesurent la mobilité objective en comparant la position sociale de l'enquêté à celle de son père. La position sociale est déterminée à partir de la profession, classée en six modalités hiérarchisées comme suit : cadre, indépendant, profession intermédiaire, employé, ouvrier, agriculteur. Il y a ascension lorsque la position sociale de l'enfant est supérieure à celle du père. La mobilité subjective est la réponse à la question suivante : « Avez-vous le sentiment d'avoir réussi socialement dans la vie : mieux que vos parents, moins bien que vos parents, comme vos parents, ne sait pas ? »

²⁷ Ces résultats diffèrent également de ceux de Matějů (2000) qui trouve une faible corrélation entre la mobilité objective professionnelle sur cinq ans et la mobilité subjective. La mobilité objective est mesurée par le changement de statut ISEI et par le changement de classe du schéma EGP, l'auteur ayant hiérarchisé ces classes. La mobilité subjective est approchée à partir de questions demandant aux personnes de se situer sur une échelle à la date de l'enquête et rétrospectivement 5 ans auparavant.

attribue ce manque de corrélation à l'espace important d'interprétation laissé aux ménages dans les questions concernant la mobilité subjective et à la détérioration du contexte général que les ménages intègrent dans la perception de leur situation car elle crée un sentiment de pessimisme.

Comment expliquer cette différence de résultat ? Deux explications peuvent être avancées²⁸. Premièrement, Webb se concentre sur l'étude de la mobilité intragénérationnelle, alors qu'ici l'analyse porte sur la mobilité intergénérationnelle. Ainsi, les personnes interviewées n'ont pas la même sensibilité au contexte général car la période de temps qu'il leur est demandé d'appréhender est beaucoup plus large et ne fait pas référence aux mêmes étapes de leur cycle de vie. Deuxièmement, Webb mesure la mobilité objective de façon unidimensionnelle par l'évolution du revenu du ménage à dix ans d'intervalle. Le critère de mobilité objective considéré ici est pluridimensionnel, puisque la profession comme l'éducation approchent d'autres dimensions du statut, en plus du revenu, comme celles de prestige ou de pouvoir. En conséquence, même si dans notre cas, l'espace d'interprétation des trajectoires laissé aux personnes interviewées est très large, les critères d'évaluation subjectifs ont plus de raisons d'être inclus dans les critères de mobilité objective retenus ici que dans le seul critère de revenu.

2.4. Analyse des écarts entre la mobilité objective et la mobilité subjective

Afin de mieux comprendre le lien unissant la mobilité subjective à la mobilité objective, je m'intéresse aux écarts entre ces deux mesures. Plus précisément, je cherche à connaître la proportion d'*optimistes*, c'est-à-dire de personnes percevant leur trajectoire intergénérationnelle de façon plus *optimiste* que lorsqu'elle est mesurée objectivement²⁹, la proportion de *pessimistes* et la proportion de ceux qui ont une perception en adéquation avec la mobilité objectivement mesurée. Il faut cependant noter que ces proportions sont très sensibles à la construction des indicateurs de mobilité. En effet, l'usage de catégories de mobilité très larges³⁰ ne permet pas de différencier par exemple des trajectoires fortement ascendantes de trajectoires faiblement ascendantes, que ce soit avec les indicateurs de mobilité objective ou de mobilité subjective.

Tableau 1 : Répartition des écarts entre mobilités objective et subjective (%)

Mobilité objective en termes de	Optimisme	Adéquation	Pessimisme	Total	Nombre d'observations
- Statut	20	59	21	100	70
- Prestige	20	59	21	100	70
- Education	19	57	24	100	68

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur ; calculs de l'auteur.

Le tableau 1 présente ces différentes proportions. Il ressort de ce tableau que les individus percevant leur mobilité différemment de leur mobilité objective se répartissent équitablement entre *optimistes* et *pessimistes*. Les proportions d'*optimistes* et de *pessimistes* sont invariantes au choix de l'indicateur de mobilité objective. Cependant, cette invariance masque le fait que ces indicateurs ne mesurent pas les mêmes *optimistes* ou les mêmes *pessimistes*. En effet, seulement un individu sur trois, défini comme *optimiste* avec un des indicateurs de mobilité objective, est également défini comme *optimiste* avec les deux autres indicateurs. Les indicateurs sont plus cohérents quant à la définition des *pessimistes* puisque plus des deux tiers des individus définis comme *pessimistes* avec un des indicateurs de mobilité objective, l'est également avec les deux autres indicateurs.

Je cherche alors à savoir si les caractéristiques des *optimistes* et des *pessimistes* sont robustes au choix de l'indicateur de mobilité objectif et si c'est le cas, comment interpréter leur profil. Les profils³¹ des

²⁸ En dehors d'une explication plus triviale qui dirait qu'il s'agit de deux échantillons non représentatifs et que donc, on ne parle pas des mêmes personnes.

²⁹ Autrement dit, une personne a une perception *optimiste* de sa trajectoire lorsque elle perçoit une mobilité ascendante alors que la mobilité réelle a été nulle ou descendante ou encore quand elle perçoit une immobilité alors que la mobilité vécue a été descendante.

³⁰ Je n'ai défini que trois catégories car il ne me semblait pas pertinent de demander aux interviewés de choisir entre un nombre plus important de degrés de mobilité subjective.

³¹ Dans ces profils, ne sont présentées que les caractéristiques individuelles pour lesquelles les *optimistes* ou les *pessimistes* se distinguent significativement des autres.

optimistes et des *pessimistes* selon les différents indicateurs de mobilité objective sont présentés en annexe 2 (Tableaux C à H). Deux résultats se dégagent de leur analyse.

Le premier résultat est que le profil des *optimistes* n'est pas du tout robuste au choix de l'indicateur de mobilité objectif. En effet, si ce dernier est en termes de prestige (Annexe 2, Tableau C), les *optimistes* apparaissent comme significativement différents des autres selon les caractéristiques suivantes : ils sont plus souvent des migrants nés dans la Sierra, dont le type physique est indien. Leurs parents sont plus souvent des agriculteurs, parlant quechua. Relativement aux autres, ils ont plus fréquemment un niveau d'éducation ne dépassant pas le primaire, ils vivent plus souvent dans un quartier populaire et exercent des professions non-qualifiées. A l'inverse, si l'indicateur de mobilité objective utilisé est en termes de statut (Annexe 2, Tableau D), les *optimistes* apparaissent plutôt comme des enfants de père liménien, exerçant une profession intellectuelle, eux-mêmes exerçant plus souvent que les autres une profession intellectuelle. Enfin, si l'indicateur de mobilité objective retenu est en termes d'éducation (Annexe 2, Tableau E), le profil des *optimistes* est celui d'employés de bureau, ayant un niveau d'éducation secondaire et dont le père est né sur la côte. Devant ce manque de robustesse, il est impossible de conclure sur un profil des *optimistes*.

Il est nécessaire de s'interroger sur les raisons de ce manque de robustesse. La différence entre le profil obtenu en utilisant l'indicateur de mobilité objective en termes de prestige et ceux obtenus à l'aide des deux autres indicateurs s'explique par la particularité du premier indicateur à considérer comme descendante la mobilité d'un agriculteur vers un emploi urbain non qualifié³². En termes de statut, cette mobilité est jugée ascendante³³. Or, les individus ayant expérimenté cette trajectoire considèrent généralement que leur situation s'est améliorée, pour des raisons explicitées dans la sous-partie suivante. Ainsi donc, si la mobilité objective est mesurée en termes de prestige, ces individus sont définis comme *optimistes* alors que si elle est mesurée avec les deux autres indicateurs, leur mobilité subjective est en adéquation avec la mobilité objective. La différence entre le profil obtenu en utilisant l'indicateur de mobilité objective en termes de prestige et celui obtenu à l'aide de l'indicateur en termes d'éducation s'explique par une relation non univoque entre mobilité éducative et mobilité professionnelle³⁴.

Le deuxième résultat est que le profil des *pessimistes* est quant à lui robuste au choix de l'indicateur de mobilité objective. Quel que soit l'indicateur retenu, les *pessimistes* sont plus souvent d'origine modeste, puisque leur père est plus fréquemment ouvrier (Annexe 2, Tableaux F à H). Cependant cette origine modeste est distincte des classes populaires originaires de la Sierra, émigrées à Lima. En effet, les pères des *pessimistes* parlent moins souvent le quechua que les autres pères et leur lieu de naissance n'est pas significativement différent de celui des autres. Par ailleurs, la part d'ouvriers et d'artisans parmi les *pessimistes* est plus élevée que la moyenne. Le choix de l'indicateur de mobilité objective apporte cependant quelques variantes. Avec de celui en termes de prestige, les *pessimistes* vivent plus fréquemment dans un quartier populaire que les autres. Ils sont de plus surreprésentés dans la classe d'âge des 30-39 ans. C'est le cas également lorsque l'indicateur est exprimé en termes d'éducation. Avec ce dernier indicateur, il apparaît de surcroît que le père des *pessimistes* est également plus souvent employé de bureau.

En revanche, les *pessimistes* ne se différencient des autres ni par leur situation maritale ou leur type physique, ni par leur niveau d'éducation, celui de leurs parents ou le caractère privé ou public de leurs établissements scolaires, ni par leur lieu de naissance ou celui de leurs parents, ni par leur statut dans l'emploi ou celui de leurs parents. Une dernière caractéristique a été étudiée, celle d'avoir ou non vécu un choc exogène qui a engendré une bifurcation dans le parcours intergénérationnel. Une personne est considérée comme ayant subi un tel choc si dans son récit de vie, elle en fait spontanément mention pour justifier un choix qui va orienter fortement son parcours. Ce type de variable ne peut être obtenu

³² En effet, sur l'échelle de prestige, les agriculteurs sont à un niveau relativement élevé, supérieur à celui des emplois urbains non-qualifiés.

³³ Principalement pour le faible statut social attaché à l'agriculture. Rappelons que l'échelle de statut hiérarchise les professions en fonction du niveau d'éducation qu'elles nécessitent et du revenu qu'elles génèrent.

³⁴ Ces différences s'expliquent, pour moitié, par une mobilité éducative ascendante mais relativement faible accompagnée d'une immobilité professionnelle voire une mobilité descendante et pour moitié par une immobilité éducative, voire une mobilité descendante, accompagnée d'une mobilité professionnelle ascendante.

qu'à travers des entretiens qualitatifs ou des enquêtes biographiques³⁵. En effet, les données biographiques rendent compte de la manière dont les personnes présentent des choix, des étapes et événements significatifs de leur parcours, cette présentation résultant d'une négociation avec elles-mêmes. J'ai distingué deux types de chocs. Le premier type est constitué des chocs démographiques tels que le décès ou la maladie d'un des parents ou d'un proche ou encore la séparation des parents. Ce type de choc a un rôle déterminant dans le parcours d'un tiers des personnes de l'échantillon. Le second type est formé des chocs conjoncturels tels que les différentes crises économiques, la réforme agraire amorcée sous le gouvernement militaire de Velasco, en 1969, les attentats terroristes et la violence née des affrontements entre l'armée, les mouvements armés révolutionnaires³⁶ et les comités d'autodéfense pendant le conflit armé de 1980-2000, etc. Presque 10% des personnes expliquent en partie leur parcours par un choc conjoncturel. Je trouve cependant qu'il n'existe aucune différence entre ceux qui ont vécu un tel choc³⁷ et les autres quant à la répartition des *pessimistes*.

Il semble donc que les *pessimistes* soient des personnes d'origine modeste relativement immobiles en termes de profession ou d'éducation mais dont la situation s'est dégradée. Ce résultat pourrait s'expliquer par le fait que les personnes ont intégré dans leur perception la dégradation du statut d'ouvrier, notamment suite aux réformes visant à libéraliser le marché du travail dans les années 1990, en termes de salaire, de stabilité de l'emploi, d'horaire, etc. Cette dégradation n'est en effet pas prise en compte par les indicateurs de mobilité objective, ces derniers n'intégrant pas la mobilité structurelle³⁸.

2.5. Les critères de mobilité subjective

Certes, la mobilité subjective est associée significativement à la mobilité objective mesurée en termes de statut, de prestige ou d'éducation. Cependant, presque la moitié des personnes interviewées perçoivent différemment leur parcours de ce qui est mesuré objectivement. Comment expliquer cet écart ? Sur quels critères les personnes évaluent-elles leur parcours intergénérationnel ?

Ravallion et Lokshin (2002) expliquent la divergence entre le bien-être objectif des individus et leur perception de ce bien-être par une définition du bien-être objectif beaucoup plus restreinte que celle du bien-être subjectif. En étudiant les caractéristiques des individus mesurées dans l'enquête ménage utilisée, ils montrent que les individus intègrent dans la perception de leur bien-être d'autres éléments que le revenu –qui est la mesure du bien-être objectif de cette étude- tels que leur statut dans l'emploi, leur santé, leur éducation, la possession de bien durables, le revenu moyen de la communauté dans laquelle ils vivent ou encore l'incertitude qu'ils ont de trouver un emploi en cas de chômage ou le sentiment que le gouvernement ne se préoccupe pas d'eux.

La démarche suivie ici pour expliquer la divergence entre mobilité objective et subjective est un peu différente. En effet, plutôt que de chercher *a posteriori* quelles sont les caractéristiques individuelles susceptibles d'expliquer cette divergence, il a été demandé directement aux individus d'explicitier les critères qu'ils ont retenus pour comparer leur situation à celle de leurs parents. Ce choix méthodologique présente un double avantage. Premièrement, il permet d'appréhender l'ensemble des critères retenus par les individus pour juger de leur mobilité alors que Ravallion et Lokshin ne disposent que des critères prédéfinis dans le questionnaire de l'enquête. Deuxièmement, en laissant les individus s'exprimer sur ces critères, on est sûr que les variables mises en avant par les individus sont les « bonnes » et non des *proxies* d'autres caractéristiques non-observées.

L'analyse des critères mis en avant par les individus rencontrés lors des entretiens semi-ouverts conduit à un premier constat, celui de la diversité des réponses apportées. Si le niveau de vie est le critère le plus fréquemment avancé, d'autres critères, bien distincts du niveau de vie et moins fréquemment pris en compte par les économistes, sont retenus par les individus pour évaluer leur

³⁵ Des enquêtes biographiques telles que celle qui a été menée 2000 en Ile-de-France par l'INED, l'enquête « *Biographies et entourage* » (Lelièvre et Vivier 2001) permettent d'obtenir ce type de variables.

³⁶ Comme le Sentier Lumineux et le Movimiento Revolucionario Tupac Amaru (MRTA).

³⁷ De façon agrégée ou en distinguant par type de choc.

³⁸ La mobilité structurelle mesure la mobilité qui a pour cause la modification de la structure des catégories sociales causée par les changements économiques de la société.

mobilité intergénérationnelle. Parmi ces derniers se trouvent des critères que j'ai regroupés sous l'appellation « épanouissement personnel », « qualité de vie », « connaissance » ou encore « perceptives futures ». Certaines personnes ont également répondu que leur situation s'était améliorée, détériorée ou maintenue « à tout point de vue ». Avant d'étudier plus avant la répartition des réponses selon ces groupes de critères, il est important de détailler ce que chacun des groupes contient.

2.5.1. Le niveau de vie

La majorité des personnes interviewées ont comparé leur situation à celle de leurs parents en fonction du niveau de vie de chacun. Cependant, les formulations du niveau de vie ont été très diverses. Elles ont parfois été très explicites telles que « *au niveau économique* », « *mes parents étaient plus riches* », parfois moins, les individus mettant en avant un aspect bien particulier du niveau de vie, comme celui d'être propriétaire de son logement...

Entretien n°78 : Jesús, 58 ans, chef du personnel d'une usine agro-alimentaire, licencié pour faillite, San Miguel

« Moi et mes frères on est mieux. Parce que mes parents, par exemple, n'avaient pas de maison à eux. Ils n'ont pas réussi à l'avoir. On a toujours cohabité dans une maison louée. Ils vivaient avec l'angoisse du loyer à payer. »³⁹

... ou avoir les moyens de payer des études à ses enfants...

Entretien n°45 : Enrique, 44 ans, patron d'un atelier de confection, Rimac

« Je crois que je suis mieux que tout ce qu'ils ont vécu. J'ai des enfants déjà grands maintenant. Une de mes filles étudie à l'université. Au moins, je peux leur payer leurs études alors que mes parents n'ont pas pu me les payer, à moi. »⁴⁰

... ou encore avoir des ressources suffisantes pour élever beaucoup d'enfants :

Entretien n°54 : José, 48 ans, professeur de sport, Ventanilla

« Je crois que ma situation est moins bonne. Parce que quand je vivais avec mon père, je ne manquais de rien. Il pouvait élever 9 enfants. Nous, en revanche, avec une fille, on est juste. Le niveau économique est bas, bas, bas. Le salaire ne suffit pas. Juste pour manger, c'est tout. Les autres dépenses, c'est un luxe »⁴¹.

Ou enfin, plus fondamentalement, avoir le minimum pour se nourrir :

Entretien n°44 : Lidia, 30 ans, ouvrière dans un atelier de confection, Rimac

« Il me semble que non [je ne suis pas dans une meilleure situation que mes parents]. Parce qu'eux, ils pouvaient produire beaucoup de choses de la ferme. Ils étaient dans de meilleures conditions que moi, parce qu'en ayant une ferme, ils avaient toujours quelque chose à mettre dans la marmite, une vache à traire, un agneau, ou quelque chose pour la semaine. Moi, par contre, je ne peux même pas choisir ce que je vais tuer [pour le manger] »⁴².

³⁹ “Yo y mis hermanos estamos mejor. Porque mis padres por ejemplo no tenían casa propia. No han llegado a tenerla. Siempre convivimos en casa alquilada. (...) Ellos vivían con la angustia del pago del alquiler.”

⁴⁰ “Yo creo que estoy mejor que todo lo que ellos han vivido. Yo tengo hijos grandes ya. Una esta estudiando a la universidad. Por lo menos, puedo pagarlos sus estudios, antes que mis padres no podían pagarlos a mí.”

⁴¹ “Yo creo que peor. Porque cuando me encontraba con mi padre, no me faltaba nada. (...) Podía subventar a todos, a 9 hijos. En cambio con una hija somos justos. El lado económico esta bajo, bajo, bajo. El sueldo no alcanza. Para comer, nada más. Para otro gasto, es un lujo.”

⁴² “Me parece que no. Porque ellos, de la chacra, podían sacar muchas cosas. También eran en mejores condiciones que yo porque ellos dedicándose a la chacra, tenían donde recurrir para poder cocinar como para los alimentos, ordeñar vaca, un carnero, o algo para la semana. En cambio, yo no puedo ni que escoger para matar.”

2.5.2. L'épanouissement personnel

Dans ce que j'ai appelé « épanouissement personnel » se trouvent trois principaux critères :

- les liens affectifs qui lient la personne à d'autres personnes,
- le sens donné à la vie et enfin,
- la capacité à pouvoir « profiter » de la vie.

Ce concept d'« épanouissement personnel » est proche de celui de « bonheur⁴³ » utilisé dans la littérature économique (Frey et Stutzer, 2002) mais il est beaucoup plus restreint que ce dernier dans la mesure où toute notion de revenu en est exclue. Voici à titre d'illustration quelques réponses qui m'ont été faites. Tout d'abord des réponses concernant les liens affectifs. Celle de Delia, rencontrée dans le quartier populaire de Villa María, née dans la Sierra, de mère agricultrice, de père maçon et pour qui le critère d'évaluation de son parcours est celui d'élever soi-même ses enfants, de leur donner « la chaleur d'une mère ». Delia a été envoyée par ses parents à Lima à l'âge de 9 ans pour être domestique, profession qu'elle exerce encore aujourd'hui.

Entretien n°17 : Delia, 56 ans, domestique, Villa María

« Il me semble que je me sens mieux [que mes parents]. Mieux car pratiquement, comme je le dis, car ma maman n'a jamais été avec sa mère. Les *hacendados*⁴⁴ l'enlevèrent quand elle était petite. Elle n'a pas eu la chaleur d'une mère, la tendresse d'une mère. Alors, seulement quand elle est partie de là, elle s'est mariée. Mademoiselle, je me suis séparée du père de mes enfants. Mais de mes neuf enfants, je n'en ai confié aucun. Moi, j'ai été confiée à quelqu'un⁴⁵ mais jamais je n'ai confié un seul de mes enfants. Je préfère manger du sable pour être avec mes enfants. Et jusqu'à aujourd'hui, mademoiselle, je ne suis pas morte et eux non plus. Je ne leur donne pas assez, j'aimerais leur donner beaucoup plus. Mais comme je suis une mère seule, je ne peux pas. »⁴⁶

Ou encore, la réponse de Eduardo, étudiant et gérant d'un restaurant à Larco Mar, fils d'un gros industriel et petit-fils du maire de Lima pour qui l'amitié est le critère d'évaluation de sa situation en comparaison de celle de ses parents:

Entretien n°91 : Eduardo, 26 ans, étudiant et gérant d'un restaurant appartenant à son père, Miraflores

« [En comparaison de mes parents, moi], j'ai cela. Je me suis fait des amis ici. Je sens qu'ils me respectent. Je suis sûr que mon père aussi on le respectait mais pas pour ce qu'il a été mais pour mon grand père. En cela, je me sens bien. »⁴⁷

⁴³ "Happiness"

⁴⁴ Les grands propriétaires terriens pour qui travaillaient ses grands-parents.

⁴⁵ Delia fait référence au fait que ses parents l'ont confiée à l'âge de 9 ans à une famille liménienne qui la loge et la nourrit en échange de travaux domestiques.

⁴⁶ "A mí me parece que me siento mejor. Mejor porque prácticamente, como lo digo, porque a mi mamá no ha sido con su misma madre. De pequeña le quitaron los hacendados. No tuvo el calor de una madre, el cariño de una madre. Entonces solamente cuando ella se salió de ahí se casó. Entonces, señorita, yo me separo del papá de mis hijos, pero de mis 9 hijos ni uno, a mí me entregaron, pero yo nunca he entregado uno. Prefiero comer la arena por estar con mis hijos. Y hasta ahora señorita, no me muero y no son muertos ellos. No les doy lo suficiente, quería mucho más, pero como soy una madre sola, no puedo."

⁴⁷ "Tengo esto. He hecho amigos acá, me siento bien. Siento que me respetan. Estoy seguro que a mi papá también le respetaban pero no por lo que él ha sido sino por mi abuelo. En este sentido me siento bien."

Parmi ces réponses relatives à ce que j'ai appelé l'« épanouissement personnel » se trouvent également celles se rapportant au « sens donné à la vie », illustrées par les propos de Vincente. Ce dernier est un fils d'agriculteur de la Sierra du Sud, lui-même agriculteur dans sa jeunesse et qui s'est par la suite engagé politiquement en tant que syndicaliste lorsqu'il était ouvrier dans une entreprise minière puis à travers le journalisme. En effet, pour Vincente, le fait de mener des luttes politiques contribue à rendre sa situation meilleure que celle de ses parents dans la mesure où elle donne un sens à sa vie :

Entretien n°60 : Vincente, 68 ans, agriculteur puis ouvrier syndicaliste, journaliste, actuellement artisan potier, San Miguel

« Moi oui, j'ai l'impression [d'être dans une meilleure situation que celle de mes parents]. Malgré mon âge avancé, j'ai l'impression de lutter, de m'élever, d'avoir quelque chose de plus que ce qu'ont eu mes parents »⁴⁸.

Ou la réponse de Catarina, née sur la côte au Nord de Lima, de père administrateur de terres et de mère femme au foyer, elle-même exerçant comme professeur d'informatique dans un collège privé.

Entretien n°87 : Catarina, 40 ans, professeur d'informatique, Las Casuarinas⁴⁹

« Ooooh !!! [je me sens] beaucoup mieux. Il n'y a pas de comparaison possible. Vraiment, ça me fait beaucoup de peine... Leur vie, leur vie si vide ! Enfin, c'est comme ça que je le vois. Leur vie frustrée. Je crois qu'ils ont vécu très frustrés, aussi bien elle que lui. (...) Ils se sont rencontrés, ils se sont remplis d'enfants, ils ont travaillé comme des bêtes, comme des animaux sans voir plus loin. Je ne sais pas...je ne sais pas ce qu'ils valorisent. »⁵⁰

Enfin, un dernier type de réponses se rapportant à l'« épanouissement personnel » fait référence à la possibilité de pouvoir profiter de la vie. C'est le cas de la réponse de Cecilia, responsable d'un département du ministère du travail. Cecilia est née sur la côte au Nord du Pérou, de père professeur du secondaire, de mère professeure du primaire. Malgré un revenu supérieur à celui de ses parents et un travail plus enrichissant, Cecilia juge que sa situation est moins bonne que celle de ses parents dans la mesure où son travail la prive de tout son temps libre :

Entretien n°80 : Cecilia, 34 ans, responsable d'un département du ministère du travail, Jesús María

« J'ai un revenu plusieurs fois supérieur à celui que mes parents percevaient à leur époque. J'ai aussi, je crois, l'expérience d'avoir travaillé à l'étranger. Ça enrichit également la vision du monde, de la vie, de comment tu dois affronter les choses. Mais oui, je crois que mes parents, du fait de vivre en province, ont eu une vie plus tranquille, une vie... Je crois que le fait de vivre en province te permet de mieux gérer les choses. Par exemple, les relations avec les amis... une meilleure qualité de vie. Parce que moi, parfois, je me sens esclave de mon travail. Je peux avoir un salaire supérieur, je peux avoir une voiture, je peux avoir d'autres choses matérielles, je crois qu'ils ont eu une meilleure qualité de vie. Je crois qu'ils ont mieux profité de certains aspects de la vie. »⁵¹.

⁴⁸ “Yo si, tengo la impresión a pesar de mi avanzada edad, tengo la impresión de luchar, de surgir, tener algo mucho más de lo que mis padres han tenido.”

⁴⁹ *Las Casuarinas* est un des quartiers les plus huppés de Lima.

⁵⁰ “Ooooh !!! Muchísimo mejor!!! No hay punto de comparación. Realmente me da mucha pena. Sus vidas,... sus vidas tan vacías... O sea, yo lo veo así. Sus vidas frustradas. Creo que han vivido con mucha frustración. Y tanto él como ella. (...) Se encontraron dos, se llenaron de hijos, trabajaron como bestias, como animales y no han visto mas allá. No sé... no sé que valoran ellos.”

⁵¹ “Yo tengo un ingreso varias veces superior a lo que ellos percibían en su época. También creo que tengo la experiencia de haber trabajado fuera. Eso también enriquece la visión del mundo, de la vida, de como tienes que enfrentar las cosas. Pero sí, creo que mis padres por el hecho de vivir en provincia tal vez hubieron una vida más tranquila, una vida... Pero creo que el hecho de vivir en provincia te permite manejar mejor las cosas. La relación por ejemplo con los amigos... mejor calidad de vida. Porque yo a veces, me siento una esclava del trabajo. Puedo tener un sueldo superior, puedo tener un carro, puedo tener otras cosas materiales, pero yo creo que ellos han tenido una mejor calidad de vida. Creo que ellos han disfrutado mejor algunos aspectos de la vida.”

2.5.3. La qualité de vie

J'ai constitué une autre catégorie, dénommée « qualité de vie ». Elle est principalement constituée des réponses de personnes ayant vu leur qualité de vie varier suite à leur migration de la Sierra vers Lima, c'est-à-dire suite au passage d'un monde rural à un monde moderne urbain. Ce concept de « qualité de vie » comprend trois dimensions :

- la dureté du travail agricole
- la monotonie de la vie rurale
- le confort de la ville

Là encore, la notion de « qualité de vie » exclut celle de revenu.

Plusieurs de ces personnes jugent que leur situation s'est améliorée en regard de celle de leurs parents car la migration leur a permis de renoncer au travail agricole qu'elles définissent comme un travail physiquement difficile, soumis aux aléas climatiques :

Entretien n°61 : Irene, 52 ans, domestique puis blanchisseuse, née dans la Sierra du Sud, de parents agriculteurs, Comas

« Oui, [je me sens dans une meilleure situation] dans la mesure où ici tu travailles, tu as un peu d'argent et tu t'en sors. A l'inverse, dans la ferme, c'est plus tuant, c'est plus de travail. (...) Si tu as des animaux, les animaux mangent trop, et là-bas, il pleut beaucoup... alors, sous la pluie, sous le soleil, tu dois être avec eux, les faire paître, tu ne peux pas les abandonner. (...) Ici, c'est plus facile, parce qu'en été, tu travailles pareil, en hiver, c'est pareil, ça ne change pas trop. »⁵²

Entretien n°40 : Ana, 47 ans, domestique puis vendeuse ambulante, née dans la Sierra du Nord de parents agriculteurs, San Juan de Lurigancho

« Je me suis déjà habituée à la vie d'ici. Tout au moins, je me suis habituée à cette vie car la ferme, c'est plus de travail. Il faut labourer la terre pour qu'elle produise. Ici, tu fais tes affaires »⁵³.

De la même manière, certains de ces migrants ont jugé que leur situation était meilleure que celle de leurs parents car ils considèrent que la vie rurale est monotone alors que celle de la ville est plus trépidante...

Entretien n°21 : José, 48 ans, artisan tailleur, né dans la Sierra centrale, de parents agriculteurs, Villa María

« [Je me sens] un peu mieux que mes parents. Parce qu'ici, on est dans la capitale, à Lima. (...) Bien sûr, ils élèvent des animaux mais ils sont tout le temps dans la ferme. Dans la ferme, les années passent les unes après les autres. Ce n'est pas comme ici, dans la capitale. »⁵⁴

... et offre un confort bien supérieur :

Entretien n°7 : María, 46 ans, domestique puis femme au foyer, Los Olivos

« Mes parents n'avaient pas le confort qu'il y a aujourd'hui. On pouvait vivre, avec mes parents, on n'avait pas faim, on pouvait manger mais on ne pouvait pas avoir une vie de luxe. Aujourd'hui, il y a plus de confort. On peut avoir de l'électroménager, un réfrigérateur, une télévision. Aujourd'hui, c'est possible d'y avoir accès »⁵⁵.

⁵² “Bueno, sí en el sentido que uno trabaja, ahí tiene su plata y puede manejar. En cambio en la chacra es más matado, más trabajoso. Si uno tiene animales, los animales comen demasiado arto, y allá llueve mucho entonces... en la lluvia, en el sol, tienes que estar con ellos, no, pasteando, no puedes abandonar. (...) Acá es más fácil porque en verano, igual trabajas, en invierno, igual, no pasas mucho...”

⁵³ “Ya nos acostumbramos a la vida de acá. A lo menos me acostumbré a esta vida porque la chacra es más trabajo, pues. Hay que labrar la tierra para que produzca. Acá haces tu negocio.”

⁵⁴ “Un poquito mejor que mis padres. Porque acá estamos en la capital, en Lima, no.(...) Claro que crían a los animales y todo pero todo el tiempo en la chacra. En la chacra pasan años y años. No es como acá, en la capital.”

⁵⁵ “Mis padres no tenían las comodidades que hay ahora. Se pudo vivir, con mi padre, no había hambre, se podía comer, pero no se pudo, por decir, tener una vida de lujos. Ahora, es más cómodo. Se puede tener lo que es electrodoméstico, una refrigeradora, un televisor. Ahora, se puede lograr.”

Entretien n°19 : María, 60 ans, ouvrière agricole puis cuisinière, née sur la côte Nord, de parents agriculteurs, Villa María

« [Je me sens] mieux, mieux que la vie dans la ferme. Un peu plus libérée, comment dire, un peu plus confortable »⁵⁶.

Entretien n°88 : Amer, 53 ans, pédiatre, né à Ayacucho de mère commerçante et orphelin de père (propriétaire terrien), Miraflores

« [Je me sens] mieux. A partir du moment où tu es dans la capitale, tu vis mieux. En province, il n'y a pas tout le confort, toutes les choses que tu trouves ici à Lima. (...) A l'époque, il n'y avait pas l'électricité. (...) Il n'y avait pas de bonnes routes. On mettait trois jours pour arriver à Lima »⁵⁷.

2.5.4. La connaissance

J'ai constitué un troisième groupe de réponses, nommé « connaissance », qui englobe les réponses des personnes comparant leur situation à celle de leurs parents à partir des connaissances acquises à l'école. En particulier, le fait de savoir lire et écrire est pour eux une grande amélioration de leur condition puisqu'il permet de se « *défendre dans la vie* » :

Entretien n°81 : Luis, 47 ans, gérant d'un atelier de fabrication de pièce métalliques et professeur de mécanique dans un institut public, fils d'un migrant japonais illettré, Los Olivos

« Oui, je me sens dans une meilleure situation. Pour moi, je dis que pour moi, la vie est plus facile. Parce que j'ai fait des études, j'ai de quoi me défendre dans la vie »⁵⁸.

Entretien n°27 : Miguel, 30 ans, assistant comptable dans une ONG, fils d'un menuisier n'ayant pas étudié au-delà du primaire, Surco

« C'est différent parce que le niveau d'instruction est différent. J'ai fait en effet plus d'études qu'ils n'en ont pu faire. Là est la grande différence »⁵⁹.

Entretien n°56 : Evita, 34 ans, secrétaire, de mère illettrée jusqu'à ses 35 ans⁶⁰, Ate.

« Maintenant, la comparaison entre mes parents et moi... Et bien, tu vois, à son époque, ma mère n'a pas étudié parce que la femme n'avait pas à étudier. La femme devait s'occuper de la maison et l'homme devait travailler. Lui si, il pouvait ou il devait étudier (...) On donnait la priorité aux hommes. A la femme non, car la femme est à la maison, la femme sert le mari, la femme doit être avec les enfants. Alors pourquoi étudier ? »⁶¹

2.5.5. Autres réponses

Enfin, dans une dernière catégorie, se trouvent les personnes qui n'ont pas vraiment évoqué de critères de comparaison entre leur situation et celle de leurs parents, soit car elles se considèrent encore trop jeunes pour se comparer à ces derniers, soit car elles ont répondu être « *à tout point de vue* » dans une meilleure ou moins bonne situation.

⁵⁶ “Mejor, mejor que la vida de la chacra. Un poco más liberada, un poco más, cómo decir, cómoda.”

⁵⁷ “Mejor. Desde el punto de vista que estas en la capital, estas mejor. Todas las comodidades, todas las cosas que tienes acá en Lima no las tienen en Provincia. (...) En este tiempo no había electricidad. (...) No había buenas carreteras, estas cosas. Se llegaba en 3 días a Lima.”

⁵⁸ “Sí, me siento en una situación mejor. Para mí, yo digo que para mí, la vida es más fácil. Porque tengo estudios, tengo como defenderme en la vida.”

⁵⁹ “Es diferente porque el grado de instrucción es diferente. De repente tengo más estudios que ellos han podido tener. Ahí hay una gran diferencia.”

⁶⁰ Elle a, à cet âge, entamé des études primaires.

⁶¹ “Ahora la comparación entre mis padres y yo, bueno, tú ves, definitivamente, en su momento, en su momento mi mamá no estudió porque la mujer no tenía para que estudiar. La mujer era para encargarse de su casa, y el hombre era para trabajar, él sí, podía estudiar o tenía que estudiar. (...) Les daban prioridad a los hombres. La mujer no porque la mujer es en su casa, la mujer atiende al marido, la mujer tiene que estar ahí con los hijos,... entonces, ¿para que estudies?”

2.5.6. Distribution des critères

A présent que ces six groupes de critères de mobilité subjective ont été définis, je m'interroge sur leur répartition dans mon échantillon (Tableau 2).

Tableau 2 : Regional seasonal mean prices (Frw)

Premier critère de mobilité évoqué	Total
Critère monétaire	51
Niveau de vie	
Critères non-monétaires	37
Qualité de vie	44
Epanouissement personnel	36
Connaissance	20
Autres réponses	12
Total	100
<i>N observations</i>	<i>68</i>

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Il apparaît dans le tableau 2 que 51 % des personnes interviewées évaluent leur mobilité intergénérationnelle à partir d'un critère monétaire, à savoir le niveau de vie⁶². Ce résultat rejoint celui de Van Praag et al. (2001) qui montrent que le revenu est l'un des principaux déterminants du bien-être subjectif relativement à la satisfaction dans le travail, l'habitat, la santé, le loisir ou l'environnement.

Cependant, une proportion importante de personnes, 37 %, compare sa situation à celle de ses parents à partir d'un critère non-monétaire. Parmi ceux-ci, la « qualité de vie » est le plus souvent évoqué et une personne sur six y fait appel pour évaluer son parcours intergénérationnel. L'évocation de la « qualité de vie », rappelons-le, est fortement liée à la migration et plus particulièrement au passage d'un monde traditionnel rural à un monde moderne urbain. Ainsi, un migrant sur trois venu de la Sierra fait référence à ce critère pour juger de sa mobilité.

Le second critère non-monétaire le plus souvent avancé est celui de l'« épanouissement personnel ». L'importance de l'« épanouissement personnel » comme critère de mobilité subjective a également été mis en avant par Attias-Donfut et Wolff (2001) à partir de données françaises⁶³. Ils soulignent en particulier le rôle déterminant de la réussite ou l'échec des relations de couple et montrent que « *le mariage joue de manière tout à fait significative sur le sentiment de réussite sociale tandis que les échecs dans la vie de couple renforcent très fortement le sentiment de déclassement* » (p.941).

Ainsi, les individus ne prennent pas seulement en compte l'évolution de leur niveau de vie dans l'évaluation de leur parcours intergénérationnel. Ils considèrent également d'autres facteurs non-monétaires, souvent absents des études empiriques portant sur la formation des perceptions, car difficilement saisissables au travers d'enquêtes représentatives auprès des ménages. En effet, il semble difficile d'identifier, à partir de ce type d'enquêtes, des facteurs tels que « la monotonie de la vie », « les liens affectifs » ou encore la « valorisation de la connaissance », sans recourir à des questions ouvertes⁶⁴.

⁶² Même si les personnes ayant avancé un critère de niveau de vie ne font pas toujours référence de façon explicite à un concept monétaire tel que le revenu, je définis les critères de niveau de vie comme des critères monétaires afin de les distinguer clairement des autres critères. En effet, les critères de niveau de vie (le revenu, être propriétaire de son logement, payer des études à ses enfants, avoir le minimum pour se nourrir, etc.) peuvent facilement être évalués à partir d'un indicateur monétaire ce qui n'est pas le cas des autres critères (l'épanouissement personnel, la dureté du travail agricole, la monotonie de la vie rurale, la connaissance, etc.).

⁶³ Ces auteurs, cependant, n'effectuent pas un travail de classification des critères de mobilité subjective avancés par les personnes interrogées et par conséquent, ils ne s'intéressent pas à la distribution de ces critères.

⁶⁴ On pourrait également recourir à des questions du type de celles d'une enquête d'opinion mais avec le risque d'orienter fortement les réponses ou de ne pas appréhender les facteurs clés.

Je me demande alors si le jugement subjectif de la mobilité est plus éloigné de celui formulé à partir d'indicateurs objectifs lorsque le critère subjectif d'évaluation de la mobilité est non monétaire. En effet, les indicateurs objectifs de mobilité, le prestige, le statut et l'éducation intègrent tous *a priori* une dimension monétaire. La mobilité mesurée à l'aide de ces indicateurs devrait alors être relativement proche de celle évaluée à partir de critères subjectifs monétaires, en particulier avec l'indicateur de statut dans lequel la dimension monétaire a le poids le plus important. A l'inverse, les indicateurs objectifs ne prennent pas en compte des facteurs tels que l'« épanouissement personnel » ou la « qualité de vie » définis précédemment. Par conséquent, la mesure de la mobilité par les indicateurs objectifs devrait être très éloignée de celle mesurée subjectivement à partir de ces facteurs. Le tableau 3 compare la distribution des *optimistes*, des *pessimistes* et de ceux dont la mobilité subjective est en adéquation avec la mobilité objective selon que le critère d'évaluation de la mobilité mis en avant est monétaire ou ne l'est pas.

Tableau 3 : Répartition des écarts entre mobilités objective et subjective selon le critère subjectif d'évaluation de la mobilité (%)

	Optimisme	Adéquation	Pessimisme	Ensemble
Indicateur de prestige				
Critère monétaire	12	56	32	100
Critères non-monétaires	38 *	58	4 *	100
Indicateur de statut				
Critère monétaire	15	53	32	100
Critères non-monétaires	25	67	8 *	100
Indicateur d'éducation				
Critère monétaire	15	52	33	100
Critères non-monétaires	22	74 *	4 *	100

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Champ : les individus qui n'ont pas répondu avoir évalué leur mobilité « à tout point de vue ».

Note : * signifie que la différence entre la proportion ayant avancé un critère monétaire et la proportion de ceux ayant avancé un critère non-monétaire est significative au seuil de 1 %.

L'hypothèse précédente, selon laquelle la mobilité subjective est plus éloignée de la mobilité objective lorsque les critères subjectifs de mobilité sont non-monétaires, semble rejetée. En effet, ceux qui évaluent leur mobilité à partir de critères non-monétaires ont plus souvent une appréciation de cette dernière identique à la mobilité objective, et ceci quel que soit l'indicateur objectif retenu. Cependant, les différences ne sont pas significatives, sauf lorsque l'indicateur objectif est en termes d'éducation⁶⁵. Il est possible d'interpréter ce résultat de deux manières différentes. La première interprétation est que les indicateurs objectifs de mobilité sont très peu liés au revenu généré par les professions des Liméniens interviewés et ceci car ils ont été conçus à partir de données portant sur des pays développés. Ainsi, si la corrélation entre revenu et professions est valable pour les pays développés, elle ne l'est plus dans le cas du Pérou. La deuxième interprétation consiste à dire que les individus n'intègrent pas les mêmes dimensions du niveau de vie que celle du revenu d'activité. Ils peuvent en effet attacher plus d'importance à des richesses « symboliques » comme celle d'avoir une maison ou de financer les études de leurs enfants. Afin de tester laquelle de ces deux interprétations est la bonne, il faudrait, tout d'abord, créer un indicateur de mobilité objectif spécifique au Pérou, en calculant de nouvelles échelles de prestige ou de statut. Il faudrait ensuite mesurer les différentes dimensions du niveau de vie des individus et analyser laquelle de ces dimensions ils retiennent comme critère monétaire de mobilité subjective.

⁶⁵ Cette significativité de la différence quand l'indicateur objectif est en termes d'éducation peut s'expliquer par le fait que « la connaissance » est une composante des critères non-monétaires. Or, la « connaissance » dans les propos des interviewés est liée à la scolarité.

2.6. Conclusion de la partie 2

Plusieurs résultats importants se dégagent de l'analyse de la perception, par les individus, de leur mobilité intergénérationnelle et de son adéquation avec leur mobilité mesurée objectivement. Tout d'abord, il existe une association significative entre la mobilité objective et la mobilité subjective. Il n'en demeure pas moins que, dans 37 % des cas, ces deux mesures ne coïncident pas. Cette proportion est d'autant plus importante que la mobilité objective et la mobilité subjective sont mesurées à partir de catégories très larges.

Ensuite, il s'avère difficile de dégager un profil des « *optimistes* » -c'est-à-dire des personnes évaluant leur mobilité intergénérationnelle de façon plus positive que lorsqu'elle est mesurée à l'aide d'indicateurs objectifs- car ce profil n'est pas robuste au choix de l'indicateur objectif de mobilité. Cette analyse a donc mis en lumière l'importance du choix d'un tel indicateur et la difficulté à effectuer ce choix dans la mesure où ce dernier est très normatif.

Enfin, il apparaît que les individus ne prennent pas seulement en compte l'évolution de leur niveau de vie dans l'évaluation de leur parcours intergénérationnel. Ils intègrent également des facteurs non-matérielles dans la formation de leur perception. Lorsque celle-ci est formée à partir de tels critères, cela n'implique pas pour autant un écart plus important entre mobilités objective et subjective. Ce constat soulève la question de l'adéquation des indicateurs objectifs de mobilité avec la structure sociale des pays en développement. Ce travail a permis de mettre en avant un certain nombre de facteurs non-matérielles à partir desquels les individus forment leur mobilité subjective. Il a également permis de souligner l'importance de laisser les individus s'exprimer, soit par l'intermédiaire d'entretiens semi-ouverts, soit grâce à des enquêtes représentatives comprenant des questions ouvertes, si l'on veut comprendre comment les individus forment leurs perceptions.

Les mesures de mobilité objective et de mobilité subjective étant clairement définies et l'écart entre ces mesures mieux cerné, il est désormais possible d'analyser dans quelle mesure les mobilités objectives et subjectives interviennent dans la formation de la perception de l'inégalité des chances.

3. MOBILITE INTERGENERATIONNELLE OBJECTIVE, SUBJECTIVE ET PERCEPTION DE L'INEGALITE DES CHANCES

Comprendre comment se forme la perception de l'inégalité des chances dans la société est un enjeu important en termes de politiques publiques dans la mesure où il semblerait que le principal déterminant de la demande de redistribution émise par les individus soit leur perception de l'inégalité des chances (Fong 2001, Alesina et La Ferrara 2001, Corneo et Grüner 2002, Piketty 1995). La perception de l'inégalité des chances est mesurée ici par la croyance en l'importance relative de l'*effort* et de facteurs d'origine sociale dans la réussite sociale. En effet, un individu jugera l'inégalité des chances faible s'il considère que les échecs et les réussites sociales individuelles s'expliquent par l'*effort* fourni, ou plus largement, par des facteurs sur lesquels l'individu a prise. A l'inverse, un individu percevra la société comme souffrant d'une forte inégalité des chances s'il pense que les résultats individuels dépendent de facteurs que l'individu ne contrôle pas, comme des facteurs déterminés à la naissance. Selon les auteurs sus-cités, il s'opposera dans le premier cas à une politique de redistribution, alors qu'il la soutiendra dans le deuxième cas.

Dans un premier temps, il s'agit de définir la perception de l'inégalité des chances des Liméniens de l'échantillon. Pour ce faire, j'ai classé les individus à partir de leurs réponses se rapportant à cette question, selon qu'ils expliquent la réussite sociale plutôt par l'*effort*, plutôt par les *circonstances* ou encore par les deux. A partir de ce classement, j'analyse la répartition des individus selon leur perception de l'inégalité des chances. Dans un deuxième temps, je cherche à définir quels sont les déterminants de cette perception de l'inégalité des chances, en regard des hypothèses des modèles théoriques présentés dans la première partie de ce travail. En particulier, je m'intéresse à l'effet sur la perception de l'inégalité des chances de la position des individus sur l'échelle sociale, de la mobilité objective et de la mobilité subjective. Je conclus ce travail en étudiant de plus près le profil des individus ne correspondant pas aux prédictions des modèles, à savoir les personnes ayant expérimenté

une mobilité descendante mais qui croient en l'égalité des chances ainsi que les personnes ayant connu une mobilité ascendante mais qui croient que les facteurs déterminés à la naissance conditionnent la réussite sociale.

3.1. Perception de l'inégalité des chances par les Liméniens

Pour connaître la perception de l'inégalité des chances, la démarche suivie dans la littérature consiste à demander aux individus de choisir le facteur le plus important pour la réussite sociale, parmi une liste de facteurs proposés, en général l'effort ou la chance. Par exemple, Alesina et La Ferrara (2001) ou Piketty (1996) utilisent le *General Social Survey* dans laquelle la perception de l'inégalité des chances est approchée par la question : « *Certains pensent que les gens réussissent dans la vie en travaillant dur. D'autres disent que la chance ou l'aide des autres est le plus important pour réussir. Lequel de ces facteurs vous semble être le plus important ?* »⁶⁶. Ou encore Piketty (2003) utilise une enquête française qu'il a mise en place en 1998 et dans laquelle il est demandé aux interviewés : « *D'après vous, comment s'expliquent principalement, dans notre société, la réussite professionnelle des uns et l'échec professionnel des autres ? Surtout par des facteurs que les individus ne contrôlent pas (origines sociales, chance, ...) ? Surtout par l'initiative personnelle et les choix individuels ? Autant par les initiatives personnelles que par des facteurs que les individus ne contrôlent pas ?* »

La démarche adoptée ici est différente puisque la perception de l'inégalité des chances est saisie à travers une question ouverte, qui est la suivante: « *Qu'est-ce qui vous semble le plus important pour réussir dans la vie ?* »⁶⁷. Ainsi, il n'a pas été demandé aux individus de classer eux-mêmes les facteurs qui leur paraissent être important pour expliquer la réussite sociale dans une catégorie « *effort* » ou « *circonstances* ». En effet, étant donné le caractère abstrait de ces catégories, il est probable qu'une question fermée, telle que celles des enquêtes mentionnées ci-dessus, soit mal interprétée, en particulier auprès des personnes d'origine sociale défavorisée. Si tel était le cas, alors les informations captées par ce type de question seraient très différentes des croyances réelles des individus.

Les réponses que j'ai collectées à partir d'une question ouverte sont d'une grande variété. Chaque personne a souvent mis en avant plusieurs facteurs qui expliquaient, selon elle, la réussite sociale. Les individus ont été regroupés en trois catégories. Dans la première catégorie se trouvent les individus qui ne font référence qu'à des facteurs sur lesquels ils ont un contrôle, autrement dit, les facteurs d'*effort*. La deuxième catégorie réunit les individus qui ne font référence qu'à des facteurs sur lesquels ils n'ont aucun contrôle, c'est-à-dire les facteurs de *circonstances*. Enfin, la troisième catégorie regroupe soit des individus dont la réponse contient plusieurs facteurs avec au moins un facteur d'*effort* et un facteur de *circonstances*, soit des individus qui évoquent un facteur ambigu faisant à la fois référence à l'*effort* et aux *circonstances*.

3.1.1. Les facteurs d'*effort*

Les facteurs de réussite sociale avancés par les individus ont été considérés comme se rapportant à l'*effort* si ces derniers sous-entendent que chacun a les moyens d'infléchir ces facteurs, de les contrôler. Autrement dit, un individu est classé comme croyant en l'*effort* si les facteurs qu'il avance sont tels qu'il juge les personnes responsables de leurs réussites et de leurs échecs. Cependant, comme nous allons le voir par la suite, cette classification n'est pas toujours aisée.

⁶⁶ "Some people say that people get ahead by their own hard work ; other say that lucky breaks or help from other people are more important. Which do you think is most important?"

⁶⁷ « ¿Que le parece lo más importante para salir adelante? »

Les réponses les plus fréquentes se rapportant à l'*effort* sont que pour réussir dans la vie, il faut s'éduquer, se former, ou encore, faire des études supérieures, avoir des qualifications ou apprendre. J'ai considéré ces réponses comme se rapportant à des facteurs d'*effort* dans la mesure où les personnes font référence au fait d'acquérir des connaissances et non pas aux opportunités de les acquérir. En effet, dans le premier cas, il est possible de supposer que l'individu contrôle ce facteur. S'éduquer serait un choix non contraint et, par conséquent, un facteur d'*effort*. En revanche, lorsqu'il s'agit de l'opportunité d'acquérir des connaissances, l'individu n'a *a priori* pas de contrôle sur les chances qui s'offrent à lui de s'éduquer. Cela dépendra des ressources financières de ses parents, de leur capital culturel, de l'offre d'éducation, etc. C'est pourquoi, les réponses faisant allusion aux opportunités de s'éduquer sont catégorisées dans les facteurs de *circonstances*. Voici quelques exemples des facteurs d'*effort* se rapportant à l'éducation :

Entretien n°73 : Cesar, 35 ans, auxiliaire statistique au ministère du travail, Jesús María

« Tu dois investir en toi-même. Tu te rends compte que l'éducation est le plus important parce que sans éducation, tu ne vas nulle part. Apprendre l'anglais, l'informatique, suivre des études de troisième cycle... Si tu es technicien, toujours apprendre quelque chose de nouveau. D'autant plus dans une économie, dans un pays, qui s'est ouvert au monde »⁶⁸.

Entretien n°28 : Mario, 45 ans, administrateur d'une ONG, Surco

« Il est important d'avoir une éducation formelle, c'est-à-dire un diplôme. Non pas pour le diplôme en soi mais pour le contenu que ça te donne. Donc, s'éduquer, se former. Je dirai même plus, je crois qu'une personne devrait être en permanente formation, actualiser sa qualification, parce qu'aujourd'hui, tout évolue si vite... »⁶⁹.

Entretien n°15 : Yaharia, 24 ans, étudiante d'agronomie, Rimac

« L'éducation. Il est difficile d'arriver quelque part sans éducation. Et pas seulement terminer comme bachillero⁷⁰, comme ingénieur, il faut aussi avoir sa *maestría*⁷¹, avoir son doctorat. Parce qu'aujourd'hui, si tu n'as pas d'objectifs, même si veux travailler dans le cursus que tu as suivi tu ne peux pas, parce qu'il y a trop de concurrence. Tu dois donc obligatoirement obtenir la *maestría*, pour pouvoir être compétitif et arriver à ce que tu veux »⁷².

Entretien n°75 : Hector, 41 ans, assistant de comptabilité dans un restaurant, Miraflores

« Les études parce que si je n'avais pas étudié, qu'est-ce que je serais aujourd'hui ? Je n'aurais pas eu de travail, je n'aurais pas eu de famille »⁷³.

Dans son discours, Cesar laisse entendre qu'il est toujours possible « d'apprendre quelque chose de nouveau » et par cet effort, de réussir. De la même façon, Mario avance l'idée d'être « en permanente formation », c'est-à-dire de fournir un effort permanent pour actualiser ses connaissances. A aucun moment, il ne fait allusion à la possibilité que certains aient les moyens de fournir cet effort alors que d'autres non. C'est en cela que ces différentes réponses ont été classées comme se référant à l'effort.

⁶⁸ “Tienes que invertir en ti mismo. Te das cuenta que la educación es lo más importante porque sin educación no vas a ir a ningún lado. Aprender inglés, computación, carreras de cursos de post-grado. Si eres un técnico, siempre aprender algo nuevo. Más en una economía, en un país que se ha abierto al mundo.”

⁶⁹ “Es importante una educación formal, es decir tener un título, no por el título en sí mismo sino por el contenido que eso te da. O sea, educarse, formarse. Es más, creo que una persona debería estar en una permanente formación, tener permanente una capacitación, porque ahora todo evoluciona tan rápido...”

⁷⁰ Premier diplôme d'études universitaires, obtenu généralement après 5 ans d'études

⁷¹ Diplôme qui s'obtient un an après le *bachillero*.

⁷² “La educación. Es difícil llegar a un lugar sin educación. Y no solamente terminar como bachillero, como ingeniero sino sacar la maestría, sacar el doctorado. Porque ahora, si no tienes un objetivo, por más que quiere trabajar dentro de su carrera, no puede porque hay demasiado competencia. Entonces, obligatoriamente, tiene que sacar la maestría, para poder competir y lograr a lo que uno quiere.”

⁷³ “Los estudios porque si no hubiera estudiado, hoy día ¿qué hubiera sido? No hubiera tenido un trabajo, no hubiera tenido una familia.”

Un second type de facteurs de réussite se rapporte sans ambiguïté à l'effort. Il « suffit » de travailler beaucoup, de fournir beaucoup d'efforts, de travailler bien, consciencieusement, d'être persévérant, de lutter... pour réussir :

Entretien n°25 : Maria, 44 ans, vendeuse ambulante de pain, Miraflores

« Et bien, je pense que ça doit être la lutte constante, c'est-à-dire lutter suffisamment. Parce que si on se laisse aller... on reste en plan. Qu'est-ce que tu en tires ? Tu n'en tires rien. En revanche, si tu travailles fort, dur, je crois que oui, [tu réussis]. Evidemment, il faut travailler dur »⁷⁴.

Entretien n°55 : Victor, 60 ans, gros entrepreneur textile, La Molina

« C'est la persévérance le plus important pour arriver à ses fins. Avec le temps, le travail et le sacrifice. Il n'y a pas de secret. Le seul secret, c'est travailler »⁷⁵.

Entretien n°62 : Fernando, 65 ans, auxiliaire dans l'armée, actuellement retraité et comptable pour un particulier, Surco

« Il y a beaucoup de facteurs qui font qu'une personne a l'opportunité de sortir de la situation dans laquelle elle se trouve. Mais tout ça nécessite du travail, du sacrifice. C'est ce que j'ai toujours inculqué à mes enfants. Ce qu'on obtient, disons un centime, par le travail et des efforts, ça dure, c'est plus bénéfique. C'est avec cette mentalité que je les ai élevés. Des fois aussi, il faut penser que le travail qu'on a, si c'est l'entreprise de quelqu'un d'autre, qu'on a un poste dans cette entreprise, il faut penser que cette entreprise est, d'une certaine façon, la sienne. Parce que, d'une certaine manière, c'est cette entreprise qui lui permet de manger. Il faut donc soigner son travail. Comment ? En arrivant à l'heure, en ne manquant pas, en ne prétextant pas des maladies pour ne pas travailler, tant de choses. Et plus que tout, travailler avec acharnement »⁷⁶.

Pour certaines personnes, la réussite s'explique par la volonté de réussir, de se démarquer des autres, de son environnement, de son origine. Ces réponses pourraient être classées comme se rapportant aux *circonstances* si cette volonté est prédéterminée, autrement dit si un individu ne peut pas agir de sorte d'être ou non motivé car cela est conditionné par son éducation, par exemple. Cependant, j'ai choisi de les classer comme se rapportant à l'*effort* lorsque les personnes interviewées ne font pas référence à l'origine de cette volonté ou si elles vantent leur mérite à posséder une telle volonté ou encore si elles considèrent que chacun est responsable de ses propres échecs, par son manque de motivation. Lorsque qu'elles font, en revanche, allusion au rôle de l'éducation ou de l'environnement dans la formation d'une telle motivation, j'ai classé leur réponse comme faisant référence aux *circonstances*, en particulier au capital culturel de la famille.

Entretien n°58 : Enrique, 29 ans, mécanicien spécialisé indépendant, Comas

« L'obstination. Le courage de ne pas en rester là. Par exemple, moi, je serais resté mécanicien. Simple mécanicien. Non, je ne veux pas. Je veux être quelque chose de plus. Au cours du temps, j'ai été mécanicien, puis mécanicien-électricien, après, j'ai été un mécanicien-électricien-industriel, après j'ai été mécanicien-électricien de systèmes automatisés parce que je connais bien tout ce qui est automatisation, automatique industrielle. C'est comme ça que j'ai progressé, par l'obstination. Parce qu'on doit être... ça arrive souvent que... que quelqu'un soit conformiste. Je sais bien que nous sommes conformistes pour certaines choses. Ils se contentent du peu qu'ils peuvent avoir. Moi, au moins, je sais que pour réussir, il faut être obstiné. Je sais maintenant que j'ai un niveau un peu... un peu... disons un petit peu supérieur. Mais je ne veux pas en rester là, je veux continuer, continuer et continuer »⁷⁷.

⁷⁴ “Bueno, yo pienso que tiene que ser la lucha constante, o sea luchar bastante. Porque si uno se deja pues... y se queda ahí mismo, ¿qué te puede sacar? No te sale nada adelante. En cambio si uno fuerte trabaja, duro, como sé yo, creo que sí. Claro, hay que trabajar duro.”

⁷⁵ “Es la perseverancia lo más importante para poder llegar a su meta. Con el tiempo, el trabajo, sacrificio. No hay muchos secretos. El único secreto es trabajar.”

⁷⁶ “Hay bastante, digamos, factores que una persona tenga la oportunidad de salir de la situación en que uno se encuentra. Pero todo eso cuesta trabajo, sacrificio. Y eso yo siempre lo he inculcado a mis hijos. Lo que uno logra, digamos, un centavo con trabajo y esfuerzos, dura o es más beneficioso que lo que hizo ahora. Con esa mentalidad los he criado y creo que es así. (...)A veces también, el trabajo hay que tenerlo, por mucho que la empresa sea de otra persona, cuando uno trabaja en un puesto en esa empresa, también esa persona tiene que pensar que esa empresa, en una medida, es de esa persona. Porque de una manera, esa empresa lo hace comer. Entonces debe cuidar el trabajo. Pero ¿Cómo? No llegar tarde, no faltar, no pretextar enfermedades para no trabajar, tantas cosas, no. Y trabajar mas que nada con todo el empeño.”

⁷⁷ “La terquedad. El coraje de no seguir ahí mismo. Por ejemplo, yo hubiera seguido como mecánico. Simple mecánico. No, no quiero. Yo quiero ser algo más. Por medio de los años, he sido un mecánico, después he sido un electricista mecánico, después he sido un electricista mecánico industrial, después he sido un electricista mecánico industrial automatizado porque sé bastante lo que es automatización, así industrial automática y así he surgido por la terquedad. Porque uno debe ser, porque muchas veces a uno le pasa... o a uno es conformista. Bastante sé que somos conformistas en algunas cosas. Se conforman con las pocas cosas que pueden tener. Al menos yo sé que para surgir, tengo que ser terco. Ahora sé que tengo un nivel un poco, un poco, digamos, un poquito superior. Pero no quiero quedarme ahí, quiero seguir, seguir y seguir.”

Entretien n°56 : Evita, 34 ans, secrétaire, Ate

« Je crois que la volonté de réussir, de t'en sortir et de faire que les tiens réussissent fait que tu peux toujours trouver la manière de gagner de l'argent. Je veux dire que si tu as envie de t'en sortir, tu vas le faire »⁷⁸.

Entretien n°40 : Ana, 47 ans, domestique puis vendeuse ambulante de plats cuisinés, San Juan de Lurigancho

« Soi-même. Si tu ne veux pas progresser, tu ne progresses pas. Sinon, tu t'en sors. Petit à petit, tu peux arriver loin »⁷⁹.

Entretien n°37 : Ruth, 38 ans, vendeuse d'habits dans un marché, San Juan de Lurigancho

« La persévérance, la discipline, et le désir, la volonté de progresser... à moi, ça m'a réussi, je suis arrivée à ça, j'ai vendu des produits de beauté, plein de choses... »⁸⁰.

Pour d'autres personnes, le facteur déterminant de la réussite sociale est plutôt la « confiance en soi » :

Entretien n°68 : Marta, 53 ans, réadaptatrice sociale puis directrice d'une maison d'arrêt et aujourd'hui, concessionnaire d'une cantine, Comas

« Ceux qui disent qu'au Pérou, il n'y a pas de travail... [Ce n'est pas vrai], il y a moyen de réussir dans la vie. Tout dépend de la personne. Ça dépend de toi-même, en te donnant l'opportunité de dire, moi si, je peux le faire »⁸¹.

Entretien n°57 : Alicia, 26 ans, épicière, Ate

« Etre sûr de ce que l'on veut. Etre sûr, si on ouvre son commerce, être sûr que ça va bien se passer, qu'on va réussir, n'est-ce pas ? Ça c'est bien... La sûreté, une volonté de travailler, se consacrer à son commerce »⁸².

Entretien n°70 : Javier, 50 ans, entrepreneur indépendant (librairie puis matériel informatique)

« Il ne faut pas arrêter de faire des choses. Il faut persévérer, croire en toi. Je crois [que pour réussir, il faut] croire en toi. (...) Ce n'est pas tellement la chance »⁸³.

S'il est évident que la confiance en soi est largement déterminée par le milieu familial, ces propos ont quand même été classés comme se référant à l'*effort* car ils suggèrent qu'avoir confiance en soi est un mérite propre, que chacun est à même de posséder. Le discours de Marta par exemple, met clairement en parallèle ceux qui justifient leur échec en argumentant, à tort selon elle, qu'*« il n'y a pas de travail »* et donc ne fournissent aucun effort pour réussir, et les gens comme elle qui réussissent car ils croient en leur succès et se donnent les moyens de réussir. Appartenir à un groupe plutôt qu'un autre ne dépend que de « *toi-même* ». Dans ce « *toi-même* », aucune place n'est laissée à des *circonstances* qui conditionneraient la confiance en soi. Javier, quant à lui, oppose « *croire en toi* » et « *la chance* », suggérant par là que la confiance en soi n'a rien à voir avec des facteurs prédéterminés.

De même, certains individus ont avancé des qualités morales telles que le sacrifice...

Entretien n°85 : Piero, 26 ans, propriétaire d'un restaurant, Miraflores

« Le sacrifice. Les gens ne se sacrifient pas. Les gens veulent qu'il leur arrive... un travail et gagner plus ou moins. Ils croient qu'ils travaillent mais ils ne travaillent pas. Le travail, c'est dur (...) Je n'ai pas la même capacité de sacrifice que mon père. Je suis conscient de ça. Je n'ai même pas le quart de ce qu'il était. Lui, c'était du travail à la maison, de la maison au travail. Il n'avait

⁷⁸ “Pero, sabes que, creo que las ganas de querer salir adelante, salir adelante tú y sacar adelante los tuyos hacen que de donde sea, puedes conseguir la manera de ganar dinero. Quiero decir que si tienes la gana de salir, lo vas a hacer.”

⁷⁹ “Uno mismo. Quieres quedarte aquí, té quedas pues sino sales adelante. Poco a poco puedes llegar lejos.”

⁸⁰ “Entonces, la perseverancia, la disciplina, y el deseo, la voluntad de progresar, a mí me ha llegado, llegué a esto, vendía productos de belleza, muchas cosas.”

⁸¹ “Estos que dicen, no, que en el Perú, no hay trabajo... ¡hay manera como salir adelante! Todo depende de la persona. Depende de tu mismo, dándote la oportunidad de decir, yo sí, puedo hacerlo.”

⁸² “Tener seguridad de lo que uno quiere. Estar seguro, si uno va a abrir su negocio, estar seguro que a uno... que a uno le va a salir bien, que lo va a lograr, ¿no cierto? Eso es bueno... Seguridad, una voluntad de trabajo, dedicación, dedicarse al negocio.”

⁸³ “No dejar de hacer. Tienes que perseverar, creer en tí. Creo que creer en tí. (...) No tanto la suerte.”

pas de vie nocturne... il n'avait rien de tout ça. Et il avait beaucoup d'amis, et les amis avaient toujours une position plus élevée que la sienne. Ils l'appelaient, ils l'invitaient pour n'importe quoi mais il préférait ne pas y aller. Ces plans étaient différents. Son plan était... son père était mort, sa mère, ma grand-mère, devait s'occuper de la maison. Il a souffert. Les gens qui ont souffert ont un plus, ils ont comme un moteur. Quand il avait l'âge de raison, mon père avait déjà son commerce (...). Définitivement, si tu ne te sacrifies pas tu es foutu, tu ne fais rien »⁸⁴.

... ou le fait de ne pas avoir de « vice » :

Entretien n°74 : Oscar, 54 ans, statisticien, Callao

« Eviter tous les vices. Ça peut te nuire à la fin »⁸⁵.

Entretien n°32 : Jaime, 56 ans, électricien à la Telefónica, Surquillo

« Des fois, je vois des collègues qui gagnent la même chose que moi, qui ont la même chose que moi, on a le même travail, la même spécialité mais je vois qu'ils sont restés en plan. Ils sont restés en plan parce que, des fois ça arrive ici, le Péruvien est très coureur de filles, c'est-à-dire d'avoir deux femmes, trois femmes, en plus de l'épouse, avoir d'autres choses, ou aussi, aimer trop la boisson et les divertissements »⁸⁶.

Là encore, classer ces réponses comme se rapportant à l'effort n'est pas sans poser problème puisque cela soulève la question du libre arbitre des individus dans l'adoption de ces qualités morales. J'ai effectué ce choix car j'ai supposé que les individus considèrent que le milieu familial ou l'environnement ne conditionnent pas le « goût du sacrifice » ou l'adoption d'un « vice ». Les propos de Piero montrent cependant que cette hypothèse est forte. En effet, en avançant le sacrifice comme facteur de réussite, Piero fait immédiatement référence à son père, qu'il considère clairement comme un modèle. Ainsi, même si Piero estime qu'il n'a pas la même « capacité de sacrifice » que son père, il valorise le sacrifice plus que tout, à travers l'exemple de son père, et essaie de lui ressembler.

A l'inverse, pour certains, la réussite sociale passe par le manque de scrupule :

Entretien n°91 : Eduardo, 26 ans, étudiant et gérant d'un restaurant appartenant à son père, Miraflores

« Ici, tu dois être entreprenant, très entreprenant, sans peur de rien... Ça va paraître moche, je ne sais pas comment le dire mais si tu veux réussir, vraiment réussir, tu dois chier sur les autres... Comment te dire ?... Ce n'est pas ce qu'a fait ma famille mais... si tu dois... si tu veux... c'est-à-dire apprendre à être dur, ne pas avoir de compassion, sans compassion, aller droit vers ce que tu veux même si ça emmerde quelqu'un, ne pas faire de mal mais... ne pas faire de bien aux autres non plus »⁸⁷.

Entretien n°13 : Marco, 35 ans, avocat, Jesús María

« Et aussi, malheureusement, laisser un peu de côté les valeurs, les scrupules. Beaucoup de personnes doivent écraser les autres pour pouvoir monter, arriver à quelque chose »⁸⁸.

⁸⁴ “El sacrificio. La gente no se sacrifica. La gente quiere que le ven... un trabajo y ganar más o menos. Creen que están trabajando pero no están trabajando. El trabajo es fuerte. (...) Yo no tengo la misma capacidad de sacrificio que mi padre. Estoy consciente de eso. No tengo ni la cuarta parte de lo que era él. Él era del trabajo a la casa, de la casa al trabajo. No tenía vida nocturna... no tenía nada de eso. Y tenía bastante amigos, y los amigos tenían siempre una posición más alta que la del. Lo llamaban, lo invitaban para cualquier cosa pero prefería no ir. Su plan era otro. Su plan era, su papá se lo murió, su mamá tenía que, mi abuela tenía que dar atención, cuidar a su casa. Ha sufrido... (...) La gente que ha sufrido tiene más, como tiene un motor, esa gente... Cuando tenía el uso de razón, él ya tenía su negocio... Definitivamente, si no te sacrifica, estás hecho, no lo haces.”

⁸⁵ “Evitar alguno vicio. Que eso te puede perjudicar al final.”

⁸⁶ “A veces veo compañeros que ganando el mismo que yo, que tenían lo mismo que yo, llevábamos el mismo trabajo, la misma especialidad, pero yo veo que se han quedado. Se han quedado porque a veces, porque aquí que pasa, el peruano es muy mujeriego, o sea es de tener dos mujeres, tres mujeres, y a parte de la señora, tener otra cosa, o también le gusta mucho el trago y la diversión.”

⁸⁷ “Acá, tiene que ser emprendedor, bien emprendedor, sin miedo de nada... va a sonar feo, no sé como expresarlo pero si quieres salir adelante, adelanta, tienes que cagarte las personas...” ¿Es decir? “Como te lo pongo... no es la manera que hizo, que lo ha vivido mi familia pero... si tienes que, como lo pongo... o sea uno aprende a ser duro, no tener compasión, sin compasión, de frente a lo que quieras si tienes que fregar a alguien, no hacerlo daño pero... tampoco no hacer bien a alguien.”

⁸⁸ “También lamentablemente, dejar un poco de lado los valores y los escrúpulos. Muchas personas tienen que pisar a otras para poder subir, lograr a algo.”

Il peut paraître surprenant d'avoir classé ces réponses comme des croyances en l'effort. La raison est qu'*a priori*, chacun a la liberté d'agir « sans scrupule », que ce choix découle d'une attitude volontaire et non conditionnée par des facteurs pré-déterminés. Mais cela suppose de faire l'hypothèse que l'éducation familiale ou l'environnement ne déterminent pas la capacité des individus à agir ou non sans scrupule.

Quelques personnes ne conçoivent qu'une seule manière de réussir, celle de se mettre à son propre compte, notamment en ouvrant un commerce :

Entretien n°56 : Richard, 42 ans, policier, Los Olivos

« Si quelqu'un veut faire quelque chose, c'est comme indépendant. C'est ça le problème »⁸⁹.

Entretien n°52 : Guillermo, 27 ans, agent de sécurité à l'aéroport, Ventanilla

« Aujourd'hui, actuellement, même si tu as une éducation, même si tu as une profession, tu ne gagnes rien. Aujourd'hui, au Pérou, tu ne gagnes rien. C'est pour ça que le commerce c'est bien aujourd'hui, c'est rentable. Parce qu'il y a aujourd'hui beaucoup d'offre et de demande dans ce qui est vidéo, nourriture... Qui ne mange pas tous les jours ? Un commerce d'aliments... Qui ne mange pas ? L'éducation, avoir une profession, ça ne te sert pas aujourd'hui. Plutôt le commerce »⁹⁰.

J'ai classé ce facteur dans la catégorie faisant référence à l'effort dans la mesure où s'installer à son compte est une prise de risque qui demande un effort. Pourtant, les propos de Richard rendent ce choix contestable. En effet, par sa conclusion, « *c'est ça le problème* », il suggère que tout le monde n'a pas l'opportunité de se mettre à son compte, sans préciser pour autant ce qui conditionne cette opportunité.

Un autre facteur évoqué est celui de s'affilier au parti au pouvoir, afin de bénéficier d'avantages divers :

Entretien n°53 : Freddy, 29 ans, assistant son pour un groupe de musique, Ventanilla

« Les études et avoir des contacts. Parce qu'ici, si tu n'a pas de piston... En ce moment même, on voit le gouvernement actuel... ici même, dans le quartier, je vois des personnes qui réellement ne...avant...c'est-à-dire qu'elles n'avaient rien à voir avec le gouvernement jusqu'à ce que... c'est-à-dire qu'il faut avoir un piston. C'est-à-dire qu'il faut être affilié à *Perú Posible*⁹¹. Mais seulement jusqu'à ce que se termine le mandat de *Perú Posible* et après, c'est pareil »⁹².

A nouveau, ce choix pose problème. Il se justifie par le fait que s'affilier à un parti est un acte volontaire que chacun est à même de réaliser. En revanche, ce discours dénote une croyance en une société non méritocratique dans laquelle les résultats sont déterminés par les *circonstances*, en particulier le capital social, du fait de l'existence de relation clientélistes.

Enfin, certaines personnes interviewées considèrent qu'il n'est pas possible de réussir au Pérou. Selon elles, le choix à faire pour réussir est donc de quitter le pays :

Entretien n°56 : Teresa, 56 ans, gestionnaire des droits d'auteur de sa mère, célèbre chanteuse péruvienne, Surco

« Ici, dans le pays, c'est très difficile. La situation est difficile. Les jeunes n'ont pas d'opportunité et les gens de mon âge non plus. (...) Malheureusement, tant que les salaires continuent à être ce qu'ils sont ici au Pérou, ils sont tellement bas, et sans stabilité, les gens s'en vont, ils cherchent d'autres opportunités. Que parfois ils ne trouvent pas. Mais je vois des gens qui gagnent en dollars et peuvent envoyer quelque chose à leur famille. Une de nos employées, que nous avons eue

⁸⁹ "Si uno quiere hacer algo, es como independiente. Eso es el problema."

⁹⁰ "Ahorita, en la actualidad, por más que tengas educación, por más que tengas profesión, no se da en esa.. ahorita en el Perú no se da. Por eso, todo lo que es comercio es bueno ahorita, es rentable. Porque ahora hay mucha oferta y demanda de lo que es video, la comida, ¿quién no come diario? Un negocio de comida. ¿Quién no va a comer? (...) Educación, que tengas una profesión, no te sirve ahorita. Más es el negocio."

⁹¹ Parti politique du président Alejandro Toledo, au pouvoir depuis 2001.

⁹² "El estudio y tener contactos. Porque acá, como dicen, él que no tiene barra, no... Si ahorita mismo vemos en el gobierno actual,... acá mismo en el barrio yo veo, personas que realmente no... antes... o sea, no..., no han tenido nada con el gobierno hasta que... o sea hay que tener barra. O sea ser afiliado a Perú Posible. Pero es solamente hasta que se cumplan el manda de Perú Posible y ya igualito."

pendant 15 ans, est partie en Espagne. Elle gagnait son argent et l'envoyait à sa famille, à sa mère et à ses frères. Leur situation à tous s'est améliorée. Après tant d'années là-bas, elle s'est mariée et a un autre statut. Elle s'est achetée un appartement, elle a deux enfants qui étudient, des choses qu'ici elle n'aurait jamais pu avoir. C'est difficile, douloureux, triste, de penser que tu dois quitter ton pays »⁹³.

Entretien n°79 : Manuel, 59 ans, ex-administrateur d'une usine agro-alimentaire, aujourd'hui au chômage après la faillite de l'entreprise, Callao

« Le plus important pour réussir c'est étudier, étudier beaucoup et puis partir du pays. Parce qu'ici, notre pays n'offre pas d'opportunités pour les jeunes. Les jeunes sortent de l'université avec leurs diplômes sous le bras et à la sortie, ils ne savent pas quoi faire, ils ne trouvent pas de travail. Il y a peu d'opportunités de travail. Il y a beaucoup de jeunes professionnels qui sont chauffeurs de taxis, c'est-à-dire qu'ils exercent une autre activité que leur profession. Nous avons ces jeunes médecins qui ne peuvent pas ouvrir un cabinet parce qu'ils n'en ont pas les moyens économiques. Nous avons ces jeunes ingénieurs, mécaniciens qui ne peuvent pas exercer parce que le système métallo-mécanique n'existe plus. Les grandes entreprises métallurgiques ont fait faillite. Nous avons de jeunes avocats. Ils ne savent pas quoi faire. Pourquoi ? Parce qu'il y a beaucoup d'avocats ! »⁹⁴

Entretien n°21 : José, 48 ans, artisan tailleur, Villa María

« Ici, c'est difficile de se dépasser, pour, comme vous dites, réussir. Aujourd'hui, ce n'est pas possible. Une solution serait de s'en aller à l'étranger. Les enfants, non? Il n'y a pas de travail pour la jeunesse. Il y en a mais ils paient une misère. Le salaire ne suffit pas. Même pas pour payer le transport. Et des fois, même pas pour manger. Ce n'est pas comme dans d'autres pays. Ça devrait au contraire être au Pérou parce que nous autres, nous avons de la richesse en quantité. Mais nous sommes spoliés, exploités. Tout ce qu'ils peuvent, ils l'envoient dans d'autres pays et c'est le gouvernement qui commence par vendre »⁹⁵.

Là encore, il est possible d'émettre une réserve quant au choix effectué de classer la migration à l'étranger comme se rapportant à l'effort. En effet, bien que chacun soit plus ou moins libre de migrer, les propos des interviewés traduisent une perception d'une société fermée, dans laquelle il n'y aurait pas d'égalité des chances puisqu'il n'y aurait aucune chance d'évoluer pour eux-mêmes, leurs proches ou leur groupe de référence. Cependant, si l'on applique *stricto sensu* le critère de la responsabilité pour séparer les facteurs de circonstances et ceux d'effort, alors la migration doit être classée dans cette dernière catégorie. C'est d'ailleurs le choix opéré dans l'étude empirique de Bourguignon et *al.* (2003) lorsqu'ils cherchent à séparer l'impact causal des *circonstances* sur le revenu de celui de l'*effort*. En s'inspirant de Roemer (1998), ces auteurs définissent l'éducation et la migration comme des variables d'*effort*, sans pour autant mener une discussion sur les problèmes soulevés par le choix de considérer la migration comme un *effort*.

Tout en gardant à l'esprit les réserves émises sur les choix effectués pour classer certaines réponses dans la catégorie se rapportant à l'*effort*, je m'intéresse à la distribution des différents facteurs d'*effort* évoqués. Parmi ceux-ci, les trois plus fréquents sont tout d'abord l'éducation, puis le fait de travailler

⁹³ "Acá en el país es muy difícil. Es difícil la situación. Los chicos no tienen la oportunidad y la gente de mi edad tampoco. (...) Desgraciadamente mientras los sueldos siguen como están acá en el Perú, tan bajos están, y sin estabilidad, la gente se está yendo, están buscando otras oportunidades. Que a veces tampoco no la consiguen. Pero veo gente que gana en dólares y puede mandar algo a sus familias. Una empleada de nosotros que tuvimos como 15 años se fue a España, ganaba su plata y mandaba a su familia, a su mamá y a sus hermanos. Todos han mejorado. Luego después de tantos años que tiene allá se ha casado y tiene otro estatus. Se ha comprado su departamento, tiene dos hijos, los hijos estudian, cosa que acá no hubiera podido hacer. Es difícil, es penoso, es triste, pensar que tienes que salir de tu país."

⁹⁴ "Lo más importante para salir adelante es estudiar, estudiar bastante, y salir fuera del país porque aquí, el país nuestro no ofrece oportunidades para los jóvenes. Decía que los jóvenes salen de la universidad con sus títulos bajo el brazo, y a la salida, no saben que hacer, no encuentran ocupación. Hay pocas oportunidades de tipo laboral. Hay muchos profesionales jóvenes que están haciendo de taxistas o sea se desempeñan en otra actividad que no es su profesión. Tenemos estos médicos jóvenes, que no pueden tener un consultorio porque no tienen los medios económicos. Tenemos jóvenes ingenieros, mecánicos que no pueden desempeñarse porque el sistema metal-mecánico en el país, ya no existe; Las grandes empresas metal-mecánicas han quebrado. Tenemos abogados jóvenes. No saben que hacer ¿por qué? Porque hay muchos abogados."

⁹⁵ "Acá es difícil para superarse, como dice, para salir adelante, es difícil. Ahorita no se puede. Un ayuda sería irse por el extranjero, no. Los hijos, no. Trabajo no hay por la juventud. Hay pero una miseria pagan. No alcanza para nada el sueldo. Ni por el pasaje. Prácticamente. A veces ni para comer acá. No es como en otros países. Al contrario debería ser en el Perú porque nosotros tenemos riqueza en cualquier cantidad. Pero nosotros estamos expoliados, explotados. Lo que pueden no más, llevan todo a otro país, y es el gobierno pues que empieza a vender."

beaucoup et enfin la volonté de réussir (Tableau 4). La confiance en soi, ne pas avoir de vice, être indépendant ou partir à l'étranger représentent chacun environ 5% des facteurs d'effort.

Tableau 4 : Répartition des facteurs d'effort

Facteurs d'effort	(%)
Education	34
Travailler beaucoup, bien, être persévérant	27
Volonté de réussir	11
Confiance en soi	6
Etre indépendant, commerçant	5
Ne pas avoir de vice	5
Partir à l'étranger	4
Sacrifice	3
Ne pas avoir de scrupule	3
S'affilier à un parti politique	1
<i>Total</i>	<i>100</i>

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Après avoir présenté les propos des interviewés, considérés comme se référant à l'effort, il s'agit de présenter ceux se rapportant aux *circonstances*.

3.1.2. Les facteurs de *circonstances*

Les personnes interviewées ont évoqué six facteurs différents de réussite que j'ai classés dans les facteurs dits de circonstances. Il s'agit du capital physique des parents, de leur statut socio-économique, du capital social et du capital culturel de la famille, de l'apparence physique et enfin, de la chance. Mais là encore, ce classement a nécessité d'user d'hypothèses fortes.

Un certain nombre de personnes pensent qu'il est possible de réussir à la seule condition de disposer initialement d'un certain capital physique, généralement transmis par les parents, car elles considèrent que c'est le seul moyen de recevoir une éducation de qualité ou de créer son entreprise :

Entretien n°90 : Marielena, 45 ans, propriétaire d'un magasin d'objets d'art, Barranco

« Ici, disons que c'est le facteur économique parce qu'il est évident que celui qui a de l'argent va dans un lycée privé, a une formation...Va voir seulement ce que sont les lycées publics. L'éducation y est très mauvaise. Et puis les opportunités ne sont vraiment pas les mêmes. Toujours un peu... un travail... ton futur dépend beaucoup du lycée que tu as fait, de ton université, de ta formation »⁹⁶.

Entretien n°24 : Henri, 28 ans, responsable d'un rayon dans un grand magasin, San Miguel

« Fondamentalement, ce qui importe ici, enfin à Lima, c'est d'avoir fait des études dans une bonne université, ce qui veut dire que tu dois avoir de l'argent pour pouvoir payer cette bonne université, ce qui veut dire que tes parents sortent de l'argent pour te payer tes études, ou bien que... oui, en fait, la majorité des gens qui étudient dans une bonne université ne travaillent pas. Ils se consacrent seulement à leurs études, rien d'autre. Ce qui veut dire que leurs parents leur paient leurs études. Ce qui veut dire que si c'est une bonne université, donc chère, ou relativement chère, n'importe qui ne peut pas y avoir accès, à part les personnes de classe moyenne-élevée ou de classe élevée. Mais les personnes de classe moyenne-basse et les personnes avec peu de ressources ne peuvent qu'étudier dans les universités publiques (...) Si tu veux réussir ici, de l'argent, tu dois avoir de l'argent. Parce que, par exemple, si tu as étudié quelque chose et que tu veux créer une

⁹⁶ "Acá dicho el factor económico porque es obvio que él que tiene plata se va en un colegio particular, tiene una formación,... vas a ver no más lo que son los colegios nacionales. La educación es muy mala. Y no tienen ni hablar las mismas oportunidades. Siempre un poco,... un trabajo... tu futuro tiene mucho que ver con el colegio que hiciste, la universidad, cual es tu formación."

entreprise, tu dois avoir de l'argent pour monter une entreprise. Sinon, tu dois travailler toute ta vie pour épargner et encore si tu ne te maries pas et si tu n'as pas d'enfant »⁹⁷.

Pour d'autres personnes, c'est, de façon plus large, le statut socio-économique des parents qui joue dans la réussite sociale car il permet d'introduire les jeunes dans un certain milieu socio-professionnel, soit directement - le père fait en sorte que son enfant soit embauché dans son entreprise- soit indirectement *via* le capital social par l'existence de relations de clientélisme.

Entretien n°14 : José, 51 ans, ancien ingénieur dans une usine agro-alimentaire, actuellement chauffeur de taxi, Callao

« Ça a beaucoup à voir d'abord avec le statut. Par exemple, si tu es le fils ou la fille du gérant untel de telle entreprise, il te recommande et tu y travailles en occupant un poste de confiance. Donc, les personnes qui, ici au Pérou, ont de l'argent, étudient dans les meilleures universités. C'est comme une élite. C'est-à-dire que pour avoir du succès, c'est-à-dire pour atteindre le sommet de ta carrière, tu dois d'abord avoir de bonnes relations sociales, une famille avec un niveau social et économique... Je vais te raconter un exemple récent, celui du frère d'un de mes beaux-frères. Il a étudié ici dans une bonne université, l'université de Lima. Mais il n'est pas d'un milieu fortuné. Ce sont ses frères qui l'ont aidé, pour qu'il paie... bref, ils l'ont fait étudier à l'université de Lima. Il a terminé ses études à l'université de Lima, des études de droit je crois, et il n'a pas trouvé de travail. Il a trouvé un poste au ministère mais ils ne le payaient pas, ils le payaient une misère, 800, 900\$ pour un jeune qui sort de l'université de Lima ! Et le travail était par contrats de 3 ou 4 mois. Alors, il est parti à Mexico. Comment peut-on l'expliquer ? C'est une question de statut social. Il est allé dans une université privée, donc des gens qui ont de l'argent, qui terminent leurs études et qui, tout de suite, ont leur entreprise, le fils termine ses études d'administration, d'économie, d'ingénierie industrielle et le papa le prend dans son entreprise, il sera gérant de la production ou de l'administration. Il gère ensuite l'entreprise »⁹⁸.

Entretien n°59 : Eddy, 27 ans, employé dans le petit négoce de son père d'achat/vente de dollars, Comas

« Du peu dont j'ai pu me rendre compte, il me semble que ce qui importe le plus... c'est ce qu'ont fait tes parents. Ce que j'ai pu voir c'est... j'ai étudié un moment dans un institut, qui est privé, j'ai pu m'offrir le luxe d'aller dans un institut privé où la majorité des jeunes qui étudiaient suivaient une carrière qui était dirigée par le papa. C'est-à-dire, tu sais, j'ai mon négoce d'exportation et je veux que tu étudies le commerce extérieur, disons. Ça joue beaucoup, ce qu'est le père. Parce que par exemple, si tu as un père qui n'a rien, qui travaille comme employé, et qui t'envoie étudier... que sais-je... administration ou droit, c'est très difficile qu'il en sorte quelque chose, très très difficile qu'il en sorte quelque chose parce qu'il y a beaucoup de concurrence »⁹⁹.

Certaines personnes sont plus précises en faisant directement référence au capital social.

⁹⁷ "Básicamente, lo que influye acá, bueno en Lima, es que hayas estudiado en una buena universidad, quiere decir, que tengas que tener dinero para pagar esa buena universidad, quiere decir que tus papás sacan dinero para poder pagarte tus estudios, o que... sí, prácticamente sí, la mayoría de la gente que estudia en una universidad buena acá no trabaja, solamente se dedican a estudiar, nada más, quiere decir que sus papas les pagan los estudios a él, quiere decir, si es una buena universidad, es cara, o relativamente cara, que cualquier persona no puede acceder, salvo si es una persona de clase media alta o alta. Pero las personas de clase media baja y las personas de menos recursos, ellos tienen solamente que estudiar en una universidad nacional. (...) Si tu quieres salir adelante acá, dinero, tienes que tener dinero. Porque si tienes un estudio por ejemplo, si has estudiado algo y quieres poner una empresa, tienes que tener dinero para poner una empresa. Sino, tienes que trabajar toda tu vida para ahorrar si no te casas, si no tienes hijos por ahí."

⁹⁸ "Tiene que ver mucho primero el estatus. Por ejemplo, si eres hijo o hija de un gerente X de tal empresa, te recomiendo por allá y estas trabajando, ocupando un cargo de confianza. Entonces la gente que acá en el Perú tiene dinero, estudia en las mejores universidades. Es como una élite. O sea, para lograr a un éxito, o sea, para lograr al máximo de su carrera, tienes que tener, primero una buena relación social, una familia con un nivel social y económico... Yo te voy a contar un caso, por ejemplo, hace poco, de un hermano de un cuñado mío. El ha estudiado acá en una buena universidad, en la universidad de Lima, pero él no es de plata sino que los hermanos le ayudaron, para que pague, bueno le hicieron estudiar en la universidad de Lima. Terminó en la universidad de Lima, terminó algo de derecho creo, y no pudo conseguir trabajo. Consiguió trabajo en un ministerio pero no le pagaron, le pagaron una cosa insignificante, 800, 900\$, por un muchacho que sale de la universidad de Lima pues. Y el trabajo era así por contratos, 3 meses, 4 meses. Se fue entonces a México. ¿Cómo se lo puede explicar? Es cuestión de estatus social. Ha ido en una universidad particular, privada, entonces gente que tiene dinero, entonces termina su carrera y de repente tiene su empresa, el hijo terminó administración, economía, ingeniería industrial, el papá lo llevó a su empresa, va a ser gerente de producción, o de administración. Administra pues la empresa."

⁹⁹ "De lo poco que he podido darme cuenta, me parece que más importa... importa bastante lo que han hecho tus padres. Lo que he podido apreciar es... yo estuve estudiando un tiempo en un instituto, que es particular, me pude dar el lujo de meterme en un instituto particular donde la mayoría de los chicos que estaban estudiando, estaban haciendo una carrera que estaba dirigiendo por el papá. O sea, sabes que, yo tengo mi negocio de exportación y quiero que estudies comercio exterior, digamos. Influye bastante la base que tiene el papá. Porque sí, digamos, tienes un papá que no tiene, que trabaja como empleado, y te manda a estudiar, que sé yo, administración, no, o derecho, es bien difícil que salgas algo, muy muy difícil que salgas algo porque hay bastante competencia."

Entretien n°43 : Dina, 33 ans, ouvrière dans un atelier de confection, Rimac.

« Mon amie qui est radiologiste a fait son CERU¹⁰⁰. On se connaît tous d'Oxapampa¹⁰¹. Comme moi je faisais un stage dans une compagnie d'assurance, je connaissais beaucoup d'entre elles et elles passèrent leur CERU. Ensuite, elles sont venues ici, elles découvrent la capitale mais elles ne trouvèrent pas de travail. Il y a un examen pour postuler à un emploi mais elles n'ont pas été prises. Il y a toujours, comme je l'appelle, la bureaucratie, les personnes qui vont être prises sont des connaissances de celui qui fait passer l'examen. Et malgré qu'elle soit une bonne étudiante, avec la capacité de répondre aux exigences du travail, elle n'est pas prise parce qu'il y a d'autres personnes qui ont déjà quelqu'un à qui donner le poste »¹⁰².

Entretien n°13 : Marco, 35 ans, avocat, Jesús María

« En deuxième point, je ne le partage pas mais lamentablement, c'est ce qu'on voit ici, c'est avoir des relations avec des personnes. Malheureusement, si tu n'as pas de relation, si tu ne connais pas des personnes bien déterminées, tu ne peux pas aller en montant, en escaladant »¹⁰³.

Entretien n°78 : Jesús, 58 ans, chef du personnel d'une usine agro-alimentaire, licencié pour faillite, San Miguel

« Il faut être réaliste. En ce moment, si les jeunes ne trouvent pas de travail avec souvent quantité de diplômés et des études modernes, pour quelqu'un de mon âge, c'est très difficile, sauf par l'intermédiaire d'un parent ou d'un ami intime. Dans mon cas, ça n'arrive pas parce qu'il n'y a pas cette opportunité »¹⁰⁴.

J'ai considéré ces réponses comme se référant à des facteurs de *circonstances* en faisant l'hypothèse que ce capital social est hérité des parents ou dépend du lieu de naissance ou encore se construit au cours des études sachant que le type d'établissement fréquenté –privé ou public- dépend fortement des moyens financiers de la famille. Je suppose donc que l'individu n'a pas de responsabilité dans la formation de ce capital social, c'est-à-dire qu'un comportement plus ou moins sociable ou des efforts réalisés pour entretenir ce capital n'influe pas sur cette dernière. Cette hypothèse est évidemment très forte.

Le dernier facteur de réussite dépendant directement de la situation familiale et sur lequel, par conséquent, l'individu n'a pas prise est le capital culturel des parents. Dans les propos suivants, le capital culturel est déterminant dans la réussite sociale car s'il est élevé, il représente une incitation et un encouragement à étudier :

Entretien n°72 : Carlos, 27 ans, auxiliaire statistique au ministère du travail, Callao.

«Je crois qu'il y a quelque chose de très important, enfin à part l'argent qui est très important, c'est le soutien de tes parents. Je crois que c'est le soutien de la famille. Pas qu'elle ait de l'argent, qu'elle te paie la meilleure université du monde car tu peux rater un cours, un cycle ou peut-être tu n'as plus envie d'étudier. Non, le soutien c'est : « Continue, continue mon fils chéri ! ». (...) Je me fais mon chemin tout seul. Je n'ai personne qui me dit, tu sais Carlos, tu devrais faire ceci, tu devrais être là... Je n'ai pas de « *profesional* »¹⁰⁵ derrière moi qui puisse me conseiller. Si j'avais eu un père économiste, j'aurais été un bien meilleur économiste que je ne le suis actuellement, ou tout au moins avec un père professionnel, j'aurais été bien meilleur. Parce que, par exemple, je ne savais pas qu'il était important de savoir écrire en anglais. J'ai du l'apprendre en sortant de l'université. [Mes parents ne m'ont jamais dit d'apprendre l'anglais] parce leur vie a toujours été

¹⁰⁰ Le CERU est un diplôme d'Etat.

¹⁰¹ Ville du piémont amazonien du centre du pays dont est originaire Dina.

¹⁰² «Mi amiga que es radióloga, hizo su CERU. Todos nos conocimos de Oxapampa. Como yo hacía mis prácticas en un seguro, conocía muchas de ellas y hicieron su CERU. (...) Y luego vinieron acá, descubrieron la capital pero no encontraron trabajo. Hay examen para postular a un trabajo, no, pero no ingresaron. Siempre hay, como le llamo, burocracia, las personas que van a ingresar, son conocidos del que forma el examen. Y a por mas que sea un buen estudiante, con capacidad de responder en un trabajo, no la tienden porque hay otras personas que ya tienen a quien poner, dar el puesto, se podría decir eso.»

¹⁰³ «Y como segundo punto, que no comparto pero que lamentablemente se ve acá, es tener relaciones con las personas. Lamentablemente, si no tienes relaciones, no conoces a determinadas personas no puedes ir subiendo, escalando.»

¹⁰⁴ «Uno tiene que ser realista, que si en este momento los jóvenes no consiguen trabajo con tantos pergaminos muchas veces y estudios modernos, para uno ya, con los años que tiene, es muy difícil, salvo que sea a través de un familiar o de un amigo íntimo. Y en mi caso no ocurre porque no hay la oportunidad.»

¹⁰⁵ Le terme « *profesional* » n'a pas d'équivalent en français. Il fait référence aux professions intellectuelles ou d'encadrement qui nécessitent d'avoir fait des études supérieures.

manuelle, physique, ils ne se sont pas développés intellectuellement, on ne les a pas payé pour, disons, faire un rapport, une analyse des choses. Ils ne savent pas comment faire. Ils ne savent pas comment me dire les choses. Seulement : « tu vas bien ? J'espère que tu vas bien ! ». Je n'ai jamais eu quelqu'un qui pouvait m'indiquer le chemin que j'aurais du suivre. J'espère que mes enfants n'auront pas ce problème »¹⁰⁶.

Entretien n°44 : Lidia, 30 ans, ouvrière dans un atelier de confection, Rimac

« C'est le soutien. Malheureusement, je n'ai pas eu le soutien de mon père. C'est pour ça que j'ai toujours essayé de faire les choses seule. Bon, ma mère, si, me soutenait. Elle me disait je vais te soutenir dans ce que tu veux. Mais concernant mon père, c'était plutôt : pourquoi tu vas étudier si au final tu vas te marier et arrêter de le faire ? Ça existe toujours à la campagne, les femmes sont faites pour élever les enfants et les hommes, si, ils doivent étudier, ils doivent chercher à entretenir la famille. Cette idée de mon père, ça a été très difficile de la changer. Il avait cette idée que si j'étudiais, tous les frais seraient pour lui et après je me marierais et arrêteraient de travailler. Il ne m'a pas soutenu économiquement, ce dont j'avais besoin. Parce qu'il disait que ce n'était pas un investissement, que ça n'allait pas lui rapporter. C'est peut-être pour ça que je me suis sentie si affectée... Parfois, tant de personnes réussissent parce que papa et maman sont derrière, les aidant, s'en occupant. Moi en revanche, je vivais seule ici. Je n'avais pas... Ma mère venait me voir de temps en temps, pendant quinze jours. C'était bien difficile pour qu'elle vienne parce que mon père disait : « non, laisse la là-bas, qu'elle voit les choses ». C'est pour ça que je dis que ce qu'on peut obtenir, c'est avec le soutien des parents »¹⁰⁷.

Enfin, pour certains, la beauté physique est un facteur de réussite sociale :

Entretien n°67 : Dante, 31 ans, avocat indépendant, Comas

« Ici, un beau visage, de belles jambes occupent un meilleur poste qu'une fille laide et capable. C'est la vérité ! C'est comme ça. Il y a beaucoup de filles qui sortent du collège avec un niveau très juste. Elles sont jolies et ils la mettent à un poste de secrétaire et ils enlèvent le poste à une secrétaire qui a une formation d'anglais, de comptabilité, d'administration, d'archiviste, tout ça. C'est comme ça »¹⁰⁸.

Pour d'autres, la chance sur laquelle, par définition, l'individu n'a aucun moyen d'action puisqu'elle est aléatoire, joue un rôle important dans la réussite sociale :

Entretien n°32 : Jaime, 56 ans, électricien à la Telefónica, Surquillo

« Je crois qu'il y a aussi une part de chance. Il y a des gens très bien préparés et qui n'atteignent pas leurs buts, leurs objectifs. Tu dois avoir un peu de chance »¹⁰⁹.

Le tableau 5 présente la distribution des facteurs de *circonstances* évoqués par les interviewés. Le capital social représente un tiers des réponses. Il apparaît, en outre, que le capital culturel de la famille

¹⁰⁶ “Yo creo que algo muy importante, bueno, a parte del dinero que es importantísimo, es el apoyo de tu padre. Yo creo que el apoyo de la familia, sí, pero que tenga dinero. ¡no! Puede pagarte la mejor universidad del mundo, jalas un curso o un ciclo, y... de repente no quieres estudiar más, ¿no? El apoyo es “sigue, sigue, hijo querido” « El camino, me lo estoy haciendo yo. No tengo alguien que me digas, sabes que Carlos, debiste hacer esto, debiste estar acá, no tengo un profesional detrás mío que me puede aconsejar. Sí hubiera tenido tal vez un padre economista, yo hubiera sido un economista mucho mejor que el que soy ahora o por lo menos, con un padre profesional, mucho mejor que soy ahora.” ¿Porque? “Porque, por ejemplo, no sabía que era importante de saber escribir inglés, por ejemplo. Yo tenía que aprender saliendo de la universidad.” Y tus padres ¿nunca te dijeron tienes que aprender inglés? “No porque como sus vidas han sido manual, física, no han sido un desarrollo intelectual, no le han pagado para, digamos, pensar, hacer un informe, un análisis de tal cosa. No saben como hacer. No saben como decirme. Solamente ¿Te va bien? ¡Ojalá que te vaya bien! No he tenido alguien que me podía indicar el camino que yo debería seguir. Cosas que espero que mis hijos no tengan este problema.”

¹⁰⁷ “El apoyo. Desgraciadamente, el apoyo de mi papá, no lo tuve, por eso que yo siempre he intentado de hacerlo sola. Bueno, mi mamá sí, me apoyaba. Me decía sí, lo que tu quieras, yo te voy a apoyar. Pero en cuestión de mi papá es más bien: para que vas a estudiar si al final te vas a casar y vas a dejar de hacerlo. Entonces es así que todavía existe en el campo las mujeres están para criar a los hijos y los hombres, sí, tienen que estudiar, tienen que buscar para que mantengan la familia. Esta idea de mi papá, ha sido bien difícil de cambiarla. El de tener la idea que yo estudiando, no, después de hacer todo el gasto a él, dejar de..., me casaba, y dejaba de trabajar. No me apoyó económicamente, lo que yo necesitaba. Porque él decía que no era una inversión, que le va a resultar a él. Por eso tal vez yo me sentía tan afectada de... A veces tanta gente encuentra éxito porque papá y mamá están detrás, ayudando, no, cuidándolos. En cambio yo vivía sola acá. No tenía... Mi mamá venía a veces, a los quince días. Era bien difícil para que venga porque mi papá decía “no, déjala ahí, que ella vea las cosas”. Por eso digo, de todo lo que uno puede encontrar es con el apoyo de los papás.”

¹⁰⁸ “Acá una cara bonita, unas piernas bonitas ocupan un mejor sitio que una chica fea y capaz. Eso es la verdad. ¡Es así! Hay muchas chicas que con la justa salen del colegio. Son bonitas y la ponen en un puesto de secretaria y le quitan el puesto a una secretaria que tiene una formación de inglés, contabilidad, administración, archivo, todo eso. Y así es.”

¹⁰⁹ “Yo pienso que también hay parte de la suerte. Hay gente muy preparada que pues no alcanzan sus logros y metas. Tienes que tener un poco de suerte.”

est un facteur important aux yeux des personnes interviewées. Le capital physique et le statut socio-économique des parents occupent respectivement la troisième et quatrième place parmi les facteurs de *circonstances* les plus souvent évoqués.

Tableau 5 : Répartition des facteurs de *circonstances*

Facteurs de circonstance	(%)
Capital social	32
Capital culturel	24
Capital physique	19
Statut socio-économique des parents	11
Chance	11
Apparence physique	3
<i>Total</i>	<i>100</i>

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Ainsi, alors que la plupart des travaux, portant sur la transmission intergénérationnelle des inégalités, se concentrent principalement sur le rôle joué par le capital culturel et physique des parents, cette analyse met en avant le rôle prépondérant du capital social dans cette transmission, tout au moins dans la perception des individus. Il semble donc nécessaire, dans des recherches futures, de mieux comprendre comment se forme et se transmet ce capital, en particulier dans les pays en développement.

3.1.3. Les réponses se rapportant à l'*effort* et aux *circonstances*

La troisième catégorie constituée à partir des réponses des personnes interviewées sur les facteurs qui leur semblent être les plus importants pour réussir, contient principalement les réponses faisant allusion à la fois à un facteur d'*effort* et à un facteur de *circonstances*. S'y trouvent également quelques réponses qui présentent des arguments contradictoires allant à la fois dans le sens d'une croyance en l'*effort*, et dans celui d'une croyance dans l'importance des *circonstances*. En voici deux exemples :

Entretien n°26 : Juan, 30 ans, ingénieur sanitaire dans une ONG, Surco

« Je pense que la réussite professionnelle représente depuis le début un changement de mentalité. Depuis petit, de vouloir réussir dans la vie. Ce changement de mentalité peut avoir plusieurs motifs. Dans mon cas, ce fut la séparation de ma mère, de la famille, et ce climat hostile a fait que j'ai lutté comme une personne qui a très envie de réussir et qui veut récupérer sa mère et la famille qu'elle avait. Je ne sais pas comment ça se passe dans les autres cas mais je crois que plus que tout, c'est l'éducation que peuvent te donner tes parents. Dans mon cas, mes parents n'avaient aucune éducation et si j'avais suivi mon père, je serais plombier. Mon père ne m'a jamais incité à étudier. Il était toujours content de ce que je faisais. Ma mère, si, est peut-être un peu plus audacieuse, audacieuse dans le sens où elle a des envies, c'est pour ça qu'à 30 ans, déjà âgée, elle a terminé ses études secondaires et a ensuite étudié une carrière technique. C'est pour ça que je crois que j'ai hérité des gènes de ma mère. Mais plus que tout, je crois que c'est l'envie, le désir d'être meilleur et de s'en donner les moyens. Il faut être très extraverti, très exigeant envers toi-même, être bien influencé et si ce n'est pas le cas, chercher une bonne influence. C'est ce que j'ai fait. J'ai cherché à avoir de bonnes influences, à me mettre en compétition, une compétition saine et bonne »¹¹⁰.

¹¹⁰ “Yo creo que el éxito profesional, desde el principio representa un cambio de mentalidad. Desde pequeño, de querer triunfar en la vida. Este cambio de mentalidad puede tener varios motivos. En mi caso fue la separación de mi madre, de la familia, y este ambiente hostil hace que yo he luchado como una persona con mucha gana de triunfar y de querer recuperar a mi madre y recuperar a la familia que tenía. En otros casos, no sé como podría hacerse pero yo creo que más que nada es la educación que te puedan dar tus padres. En mi caso, mis padres no tenían nada de educación y si hubiera seguido a mi padre hubiera sido técnico gafitero. Mi padre nunca me incentivó a estudiar. Siempre estaba contento con lo que hacía. Mi madre sí, quizás es un poco más atrevida, atrevida digamos en el sentido de muchas ganas, por eso que terminó su secundaria, ya de vieja de 30 años, y después estudió una carrera técnica. Entonces creo que he salido con los genes de mi madre. Pero más que todo creo que es las ganas, el deseo de querer ser mejor y de darse los medios. Hay que ser muy extravertido, muy exigente contigo mismo, tener una buena influencia y si no la tienes, buscarla. Por eso es lo que yo hice. Busqué influencias buenas, de meterme en una competitividad, una competitividad sana, buena.”

Cette réponse est difficile à classer car Juan semble croire en la prédominance des *circunstancias* dans le déroulement de son parcours mais fait en même temps référence à des facteurs d'*effort* pour expliquer sa réussite. En effet, il attribue sa volonté de réussir, à l'origine de son ascension sociale, à la séparation de ses parents donc à une *circunstancia* : « *ce fut la séparation de ma mère, de la famille, et ce climat hostile a fait que j'ai lutté comme une personne qui a très envie de réussir* ». De même, quand il parle de la réussite sociale en général, il met en avant des *circunstancias* pour l'expliquer : « *c'est l'éducation que peuvent te donner tes parents* ». Mais en même temps, il impute sa propre réussite aux efforts qu'il a menés pour transformer le choc du divorce de ses parents en une expérience positive et pour dépasser ce à quoi le destinait son origine sociale : « *si j'avais suivi mon père, je serais plombier* ». La difficulté à classer cette réponse est encore plus aiguë lorsqu'il explique sa capacité à fournir des efforts par les gênes de sa mère.

Les propos de Carlos illustrent également cette difficulté :

Entretien n°72 : Carlos, 27 ans, auxiliaire statistique au ministère du travail, Callao

« Ce que j'ai remarqué, c'est que les « *profesionales* » qui font les plus belles carrières ne sont pas les plus capables, mais ceux qui ont le plus d'argent. Dans ce pays en tout cas. J'en veux un peu à mes parents pour ça. S'ils s'étaient donnés du mal avant moi, je n'aurais pas eu tous ces problèmes pour faire ma *maestria*, parce qu'ils auraient probablement pu me la payer, parce qu'ils auraient eu un meilleur statut économique et je n'aurais pas eu autant de problèmes »¹¹¹

Il est tentant de classer, au premier abord, les propos de Carlos comme se référant au capital culturel des parents et donc aux *circunstancias*. Cependant, ce serait ne pas prendre en compte les contradictions présentes dans ce discours. En effet, Carlos reproche à ses parents de ne pas « *s'être donné du mal* » pour atteindre un meilleur statut social. Par ailleurs, il explique son manque de réussite par son origine sociale. Ainsi, dans ses propos, les *efforts* des parents conditionnent les *circunstancias* du fils. Cette contradiction intertemporelle –les parents auraient pu réussir s'ils avaient fourni plus d'efforts mais moi, je ne peux pas réussir étant donnée mon origine sociale- rend donc problématique le classement de ces propos comme se rapportant aux seules *circunstancias*.

Il est clair, à travers ces entretiens, qu'il est parfois difficile de différencier les *efforts* des *circunstancias*.

3.1.4. Distribution de la perception de l'inégalité des chances

Maintenant que les trois catégories ont été définies, il est possible d'analyser comment les individus se répartissent en fonction de leur perception de l'inégalité des chances. Pour la grande majorité des personnes interviewées, la réussite sociale dépend de facteurs que l'individu peut contrôler (Tableau 6). Celui-ci est alors tenu pour responsable de ses échecs comme de ses réussites. Ainsi, pour ces personnes, les inégalités au sein de la société péruvienne seraient justes. Par conséquent, d'après les résultats de Fong (2001), de Piketty (1995) ou encore d'Alesina et La Ferrara (2001), ces personnes ne devraient pas *a priori* être favorables à une politique de redistribution visant à réduire ces inégalités. En revanche, une personne interviewée sur cinq pense qu'un individu n'a aucune part de responsabilité dans ses réussites et ses échecs. Seuls des facteurs exogènes à son comportement expliquent ses résultats. Les inégalités seraient alors considérées comme injustes et devant être corrigées par une politique redistributive de l'Etat. Les 17% restants ont une perception plus nuancée de la réalité puisqu'ils considèrent que l'*effort* autant que les *circunstancias* interviennent dans la détermination des résultats individuels.

¹¹¹ «Lo que yo sí noté, es que los profesionales que más se desarrollan, en este país al menos, no son los más capaces sino los que más dinero tienen. Un poco de celos a mis padres. Si ellos se hubieron esforzado antes que yo, yo no tuviera tantos problemas para hacer mi maestría porque probablemente me hubieron poder pagar, porque hubieron tenido mejor estatus económico y no hubiera tenido problemas.»

Tableau 6 : Répartition des perceptions de l'inégalité des chances

Canaux de mobilité	(%)
Effort	62
Circonstances	21
Effort avec circonstance	17
Total	100
<i>N observations</i>	<i>81</i>

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Ces résultats sont proches de ceux obtenus à partir des enquêtes nord-américaines ou de l'enquête française. Aux Etats-Unis, l'analyse de l'enquête General Social Survey montre que sur la période 1973-1994, 65 %, en moyenne, des américains interrogés considèrent que pour réussir dans la vie, il faut travailler dur, 12 % que les déterminants de la réussite sont la chance et l'aide des autres et 23 % que la chance et travailler dur comptent tout autant pour réussir dans la vie. En France, les résultats de l'enquête menée par Piketty (2003) montrent que pour 26,4 % des français, la réussite professionnelle s'explique surtout par des facteurs que les individus ne contrôlent pas. Il semblerait donc que les Péruviens aient une perception de l'inégalité des chances assez proche de celle des Français ou des Américains. Cependant, pour confirmer un tel résultat, il faudrait s'assurer que la notion d'effort et de circonstances soit interprétée de la même façon dans ces trois pays.

3.2. Déterminants de la perception de l'inégalité des chances

A présent que la perception de l'inégalité des chances a été définie, il s'agit de comprendre l'hétérogénéité des perceptions des personnes rencontrées. Cette interrogation rejoint, par extrapolation, celle des déterminants de la demande de redistribution dans la mesure où un lien étroit entre celle-ci et la perception des inégalités des chances a été mis en évidence par plusieurs études empiriques¹¹². Je cherche notamment à savoir si les prédictions des modèles théoriques expliquant la demande de redistribution s'appliquent à la réalité péruvienne telle qu'elle a été saisie à travers les entretiens qualitatifs, en utilisant la perception de l'inégalité des chances comme *proxy* de la demande de redistribution.

3.2.1. Perception de l'inégalité des chances et position sur l'échelle sociale

Tous les modèles théoriques présentés en première partie s'accordent à dire que le revenu est un déterminant important de la demande de redistribution, même s'il intervient de façon distincte selon les modèles. Dans les modèles du type de celui de l'électeur médian où les agents sont supposés rationnels et égoïstes, le revenu prédit entièrement la demande de redistribution car l'agent choisit le niveau de redistribution souhaité en maximisant son revenu. Dans une de ses variantes, le modèle de perspective de mobilité future ascendante, introduisant les perceptions des agents, le revenu est un déterminant important de l'attitude vis-à-vis de la redistribution puisque les agents forment leurs anticipations de revenu futur en fonction de leur revenu présent, à partir de la matrice de transition de la société qui est supposée connue de tous. Enfin, dans le modèle d'apprentissage, l'effet de revenu est significatif mais uniquement parce qu'il informe sur le type de lignée auquel les agents ont le plus de chances d'appartenir, ou autrement dit, sur les croyances initiales de la lignée. Ainsi, quel que soit le modèle théorique, le revenu joue dans le même sens sur la demande de redistribution : plus le revenu des agents est important, moins ils soutiennent une politique de redistribution des richesses.

Je cherche ici à savoir s'il existe, dans notre échantillon, une telle relation entre le revenu et la perception de l'inégalité des chances. Ne connaissant pas le revenu des personnes interviewées, j'utilise les scores de prestige et de statut attaché à la profession qu'elles exercent comme *proxy* de leur revenu. J'analyse ensuite la distribution de ces scores selon les catégories de perception de l'inégalité des chances. Le tableau 7 présente le score moyen sur l'échelle de prestige et de statut des professions des personnes croyant soit à l'*effort*, soit aux *circonstances*, soit aux deux. Il apparaît que les personnes croyant plutôt en l'*effort* ne sont pas dotées d'un statut social ou d'un prestige plus élevé

¹¹² Se référer à la première partie

que celles ayant avancé les *circonstances*. C'est même plutôt l'inverse qui semble avoir lieu même si les différences de score moyen, entre ceux croyant en l'effort et ceux croyant aux circonstances, ne sont pas significatives.

Tableau 7 : Prestige et statut moyens de la profession selon la perception de l'inégalité des chances

	Prestige	Statut
(1) Effort	41	47
(2) Circonstances	47	52
(3) Effort+Circonstances	50	58
<i>Significativité des différences</i>		
(1) -(2)	NS	NS
(1) -(3)	**	**
(2) -(3)	NS	NS

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Note : NS : différence non significative ** : significativité au seuil de 5 %.

Ainsi, la prédiction des différents modèles quant au lien entre revenu et attitude face à la redistribution, en utilisant la perception de l'inégalité des chances comme *proxy* de cette dernière, ne se vérifie pas dans le cas péruvien. Une interprétation de ce résultat est de dire que les scores de statut et de prestige des professions ne sont pas de bonnes *proxies* du revenu, tout au moins pour un pays doté d'une structure sociale différente de celle des pays développés. Cette interprétation rejoint celle qui a été faite pour expliquer le résultat de la partie 2.5.6¹¹³. Une autre interprétation est que les modèles théoriques présentés ne sont pas à même de reproduire la réalité péruvienne. Il faudrait pouvoir connaître le revenu des individus pour décider entre ces deux interprétations.

3.2.2. Perception de l'inégalité des chances et mobilité sociale

Je cherche maintenant à tester les prédictions de ces modèles quant au lien entre la perception de l'inégalité des chances et la mobilité sociale. Le modèle standard de l'électeur médian rationnel et égoïste n'introduit aucun lien entre mobilité sociale et demande de redistribution. Sa variante, fondée sur la perception de la mobilité future, suppose que la mobilité sociale influe sur cette perception car les individus forment leurs anticipations à partir de la fonction de transition de la société. Cependant, il ne s'agit pas, dans ce modèle, de la mobilité individuelle mais de la mobilité globale dans la société. En revanche, le modèle d'apprentissage introduit une relation entre la mobilité individuelle et l'attitude face à la redistribution. Cette relation est complexe puisque les individus révisent leurs croyances en l'*effort* comme facteur de réussite en fonction de la mobilité sociale qu'ils ont vécue et ils connaîtront plus ou moins de mobilité selon qu'ils croient plus ou moins en l'*effort* (cf. partie 1). Ainsi, une lignée située en bas de l'échelle sociale l'est en partie car elle est croit en une forte inégalité des chances et donc ne fournit pas beaucoup d'*effort* pour être promue. De plus, cette faible mobilité sociale la conforte dans ces croyances, constituant ainsi un mécanisme de persistance des croyances. Cependant, il découle de ce modèle la prédiction selon laquelle, à l'état stationnaire, plus un agent connaît une mobilité ascendante, plus il valorisera, en moyenne, l'*effort* et donc moins il soutiendra une politique de redistribution.

Je cherche alors à vérifier l'adéquation de ces prédictions avec mes données, c'est-à-dire à déterminer si une mobilité ascendante conduit à croire plutôt en l'importance de l'*effort* qu'en celle des *circonstances*, et réciproquement pour une mobilité descendante.

Le tableau 8 présente la distribution des croyances selon le type de mobilité expérimentée -ascendante, stable, descendante-, avec les trois indicateurs de mobilité objective : le prestige, la statut et l'éducation. Quel que soit l'indicateur de mobilité objective retenu, il apparaît que les mobiles ascendants croient moins souvent en l'*effort* que les mobiles descendants ou les immobiles, même si

¹¹³ Ce résultat était l'écart entre mobilité objective et mobilité subjective est d'autant plus faible que les personnes forment leur perception de leur mobilité à partir de critères non-monnaies.

aucune proportion n'est significativement différente d'une autre. Ainsi, en mesurant la mobilité par un indicateur objectif, la prédiction du modèle d'apprentissage n'est pas vérifiée.

Tableau 8 : Distribution de la perception de l'inégalité des chances selon la mobilité objective

	Croyances	Effort	Circonstances	Effort+ circonstances	Total
Mobilité objective					
Prestige	Descendante	81	14	5	100
	Immobilité	56	33	11	100
Statut	Ascendante	57	20	24	100
	Descendante	80	15	5	100
Education	Immobilité	78	22	0	100
	Ascendante	53	21	26	100
	Descendante	72	22	6	100
	Immobilité	45	27	27	100
	Ascendante	64	18	18	100

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Une explication possible de ce résultat est que les agents ne forment pas leur perception de l'inégalité des chances à partir de la mobilité telle qu'ils l'ont objectivement vécue mais plutôt à partir de la mobilité telle qu'ils l'ont perçue. C'est pourquoi, je m'intéresse au lien entre la perception des inégalités des chances et la mobilité subjective. Les résultats présentés dans le tableau 9 vont cette fois-ci dans le sens prédit par le modèle d'apprentissage : plus les individus perçoivent leur mobilité comme ascendante, plus ils valorisent l'*effort*. A l'inverse, plus ils perçoivent leur mobilité comme descendante, plus ils expliquent leur parcours par des facteurs déterministes. Cependant, là encore, les différences ne sont pas significatives.

Tableau 9 : Distribution de la perception de l'inégalité des chances selon la mobilité subjective

	Croyances	Effort	Circonstances	Effort+ circonstances	Total
Mobilité subjective					
	Descendante	50	30	20	100
	Immobilité	67	22	11	100
	Ascendante	62	15	23	100

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Ainsi, le modèle d'apprentissage n'est pas invalidé par cette analyse à partir de données péruviennes, à la condition toutefois de considérer que le processus d'apprentissage des individus ne se fait pas à partir de leur mobilité réelle mais à partir de leur perception de leur mobilité¹¹⁴.

Il est possible d'affiner cette analyse en regardant de plus près les caractéristiques des personnes n'adoptant pas le comportement prévu par le modèle d'apprentissage, en particulier celles qui malgré qu'elles aient plutôt connu un échec professionnel, considèrent qu'un échec n'est attribuable qu'à un manque d'*effort* -c'est-à-dire les mobiles descendants ne soutenant pas *a priori* une politique de redistribution- et celles ayant expérimenté une mobilité ascendante et qui croient en l'inégalité des chances, autrement dit, les mobiles ascendants *a priori* favorables à une redistribution des richesses. Afin d'être plus proche du modèle d'apprentissage, la mobilité considérée dans cette analyse est la mobilité mesurée par des indicateurs objectifs.

¹¹⁴ Cependant, il ne s'agit pas d'apporter une preuve empirique au modèle d'apprentissage. Pour cela, il faudrait disposer de données supplémentaires sur les croyances initiales des lignées, sur leur demande de redistribution ainsi que des mesures plus précises de la position des individus sur l'échelle sociale.

3.2.3. Profil des mobiles descendants croyant en l'égalité des chances

Les mobiles descendants croyant en l'égalité des chances représentent 21% de l'échantillon, s'ils sont définis de façon restrictive, c'est-à-dire s'ils sont mobiles descendants à la fois en termes de statut et en termes de prestige¹¹⁵. Le tableau 10 présente les caractéristiques qui les distinguent significativement des autres¹¹⁶.

Tableau 10 : Profil des mobiles descendants croyant en l'effort (%)

Pourcentage parmi...	...les mobiles descendants croyant en l'effort	...les autres	Significa.de la différence entre les 2 proportions
Optimistes avec indicateur de prestige	63	29	***
Critère de mobilité subjectif: "Bonheur"	0	17	**
Critère de mobilité subjectif: "Globalement"	21	6	**
Forme sa croyance en prenant la lignée comme référence	62	87	**
Caractéristiques individuelles			
Type physique blanc	44	22	**
Scolarité dans établissement privé	67	40	**
Vit dans un quartier de classe élevée	38	18	**
Vit dans un quartier de classe populaire	19	42	**
Ouvrier non qualifié (EGP=VIIa)	38	12	***
Travailleur non qualifié	31	8	***
Origine sociale			
Père né à Lima	40	20	**
Années d'éducation moyenne du parent au niveau le plus élevé	13	10	**
Père né dans un village	13	45	***
Père né dans une ville	73	38	***
Père cadre, profession qualifiée	62	23	***
Père chef d'entreprise	44	15	***

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Note : *** : significativité au seuil de 1% ; ** : au seuil de 5%.

Comme le point précédent le suggère, ces mobiles descendants ont une perception de leur parcours beaucoup plus avantageuse qu'il n'y paraît objectivement : la part d'*optimistes* parmi eux est plus du double de celle des autres et ce, quel que soit le critère de mobilité objective retenu.

De plus, il semble que ces personnes se distinguent des autres dans leur façon de former leur croyance quant aux facteurs de réussite sociale. Bien que lors des entretiens, je n'ai pas demandé aux personnes d'explicitier à quelles expériences elles se référaient pour former cette croyance, la moitié d'entre elles l'a fait spontanément. Même si cette variable peut souffrir d'un biais de sélection dans la mesure où elle est formée de réponses spontanées, elle est intéressante pour comprendre la différence entre la réalité saisie par les entretiens et les prédictions du modèle d'apprentissage. En effet, le processus d'apprentissage considéré par Piketty (1995) suppose que chaque lignée apprend le rôle de l'*effort* et des *circonstances* dans l'obtention d'un certain niveau de vie uniquement par sa propre expérience et celle de ses parents et non par la croyance ou l'expérience des autres ni par la distribution agrégée des revenus. D'une façon générale, l'explicitation des référents lors des entretiens semble aller dans le sens des hypothèses du modèle d'apprentissage puisque les trois quarts des personnes interviewées

¹¹⁵ Je ne restreins pas cette définition à ceux qui sont également mobiles descendants en termes d'éducation car alors, la perte d'observations est trop importante.

¹¹⁶ Il aurait été plus judicieux de comparer ces mobiles descendants croyant en l'effort aux autres mobiles descendants plutôt qu'à tous les autres. Cependant, on dispose d'un effectif trop faible pour faire ce type d'analyse.

font référence à la trajectoire de leur lignée, c'est-à-dire la leur, celle de leurs parents ou celles de leurs enfants, pour justifier leur croyance. L'autre quart se justifie à partir du parcours d'amis, de collègues, de co-étudiants ou encore à partir d'enquêtes statistiques ou de la télévision. Cependant, dans le cas particulier des mobiles descendants croyant qu'il y a égalité des chances au Pérou, la proportion de ceux qui font référence à d'autres expériences que celles de leur lignée est significativement supérieure à celle des autres.

D'autre part, ils se distinguent par leur origine sociale plus élevée que la moyenne. En effet, leurs parents ont un niveau d'éducation supérieur à celui des autres parents, ils ont plus fréquemment étudié dans un établissement privé, ils sont plus souvent « blancs » et de père liménien. De plus, leur probabilité de résider dans un quartier huppé de Lima est plus forte¹¹⁷.

Enfin, ils ne se distinguent pas des autres par leur critère de mobilité subjective si ce n'est qu'ils sont souvent moins précis et font moins souvent que les autres référence à l'« épanouissement personnel » pour juger de leur parcours.

En conclusion, il semble que ces personnes soient en grande partie des enfants de classes moyenne et élevée liméniennes, qui, si l'on se fonde sur le modèle d'apprentissage, n'ont « pas appris ». En effet, elles semblent garder les valeurs de leur classe d'origine sans intégrer leur propre expérience dans la formation de leurs croyances. Une explication possible est que le processus d'apprentissage des lignées est relativement long. Une autre explication, d'ordre plus psychologique, est que ces personnes se « masquent leur propre réalité » -ou la masquent à l'enquêteur-, ce que semble suggérer la surévaluation de leur mobilité, le choix du référent plus souvent distinct d'eux-mêmes ou encore leur réponse évasive quant au critère de mobilité subjective.

3.2.4. Profil des mobiles ascendants croyant en l'inégalité des chances

Les mobiles ascendants considérant que les *circonstances* sont à l'origine de la réussite, définis là encore de façon restrictive¹¹⁸, représentent 7% de l'échantillon. Malgré le très faible nombre d'observations, certaines de leurs caractéristiques sont significativement distinctes de celles des autres personnes (Tableau 11). Tout d'abord, et c'est là encore ce qui pourrait expliquer la différence entre les prédictions du modèle d'apprentissage et la réalité saisie par les entretiens, ces personnes sous-estiment l'ascension qu'elles ont réalisée par rapport à la situation de leurs parents, relativement à une mesure objective de leur mobilité. Ensuite, elles semblent être d'origine modeste dans la mesure où leur père vient plus souvent d'un milieu rural, qu'il a quitté pour migrer à Lima et exercer des professions non qualifiées. Leur trajectoire ascendante leur a permis d'habiter des quartiers de Lima réputés être des quartiers de classe moyenne.

¹¹⁷ Or, puisque ces personnes sont plus souvent d'origine liménienne, on peut supposer que nombre d'entre elles ont hérité du domicile de leurs parents.

¹¹⁸ Je ne considère que les mobiles ascendants à la fois en termes de statut et en termes de prestige.

Tableau 11 : Profil des mobiles ascendants croyant aux *circonstances* (%)

Pourcentage parmi...	...les mobiles ascendants croyant aux circonstances	...les autres	Significa.de la différence entre les 2 proportions
Pessimistes avec indicateur de statut	50	14	***
Caractéristiques individuelles			
A 50 ans ou plus	60	20	***
Vit dans un quartier de classe moyenne	80	40	**
Vit dans un quartier de classe populaire	0	40	**
Origine sociale			
Père a migré à Lima	80	31	**
Père né dans un village	100	34	***
Père né dans une ville	0	49	**
Père employé de bureau	20	3	**
Père travailleur non qualifié	40	6	***

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Note : *** : significativité au seuil de 1% ; ** : au seuil de 5%.

En examinant de plus près l'histoire de vie de ces personnes, c'est-à-dire en prenant en compte l'information qui n'a pas pu être codée, il apparaît qu'à une exception près, elles partagent une certaine frustration. Elles sont issues d'un milieu très modeste, les parents n'ayant pas connu de mobilité, et elles ont eu une trajectoire très ascendante, notamment grâce à des études supérieures dans des universités publiques, payées par leur travail. Certaines sont parvenues à une situation professionnelle relativement enviable jusqu'à être licenciées et se retrouver actuellement en situation de sous-emploi. D'autres, même si leur situation s'est nettement améliorée par rapport à celle de leurs parents, sont déçues dans la mesure où leurs études auraient dû leur donner accès à de meilleurs postes. Pour l'une d'entre elles, sa carrière en tant qu'indépendant a atteint un sommet puis s'est constamment dégradée suite à des pertes successives de capital liées à des facteurs exogènes. Il semblerait donc que ce sentiment de frustration généré par une certaine contre-mobilité¹¹⁹ soit à l'origine du décalage entre mobilité objective et mobilité subjective qui fait que les personnes n'ont pas les croyances auxquelles on pourrait s'attendre.

CONCLUSION

Cet article a permis d'apporter quelques éléments de réflexion quant à la formation des perceptions. Tout d'abord, en laissant les individus s'exprimer sur les critères à partir desquels ils forment leur perception de mobilité intergénérationnelle, j'ai pu montrer qu'ils intègrent dans leur perception un champ de critères beaucoup plus large que celui pris en compte par des indicateurs objectifs. En particulier, il est apparu que les critères retenus par les individus sont souvent non-monétaires et difficilement appréhendables par les méthodes traditionnelles de collecte de données généralement utilisées dans les études empiriques. Ainsi, ce résultat souligne la nécessité de poursuivre la réflexion sur la mesure de ce type de critère, déjà amorcée par un certain nombre d'économistes, qui s'intéressent, par exemple, à la transmission intergénérationnelle des inégalités (Bowles et Gintis 2002, Heckman et Rubinstein 2001) ou au bien-être subjectif (Frey et Stutzer 2002).

Ensuite, l'analyse des écarts entre la mobilité mesurée objectivement et la mobilité telle qu'elle est perçue par les individus a mis en avant, d'une part, les problèmes que soulève le choix d'un indicateur objectif de mobilité, dans la mesure où les résultats de cette analyse ne sont pas robustes au choix d'un

¹¹⁹ Girod (1971) définit la contre-mobilité comme un mouvement ramenant les individus originaires d'une catégorie sociale donnée à cette catégorie, après un passage par d'autres catégories. Par exemple, le fils d'un artisan qui accède au statut d'artisan après avoir été ouvrier ou bien celui du fils de cadre supérieur qui devient cadre supérieur après avoir passé plusieurs années dans les niveaux inférieurs de la hiérarchie.

tel indicateur, et d'autre part, la nécessité de construire de tels indicateurs spécifiques aux structures sociales des pays en développement.

Enfin, en interrogeant de façon ouverte les individus sur leur perception de l'inégalité des chances au Pérou, et en cherchant ensuite à réaliser une classification de ces perceptions selon qu'ils croient à l'*effort* versus aux *circonstances* comme facteur de réussite sociale, il est apparu qu'il est parfois difficile de marquer la frontière entre ces deux facteurs. Ainsi, cette analyse conduit à se demander si faire classer par les personnes enquêtées elles-mêmes les facteurs qui leur semblent importants, selon qu'ils sont ou non sous le contrôle de chacun, ne fait pas courir le risque d'obtenir des réponses assez éloignées de leurs croyances. Il aurait été intéressant d'interroger les personnes sur leur croyance en l'importance de l'*effort* sur la réussite sociale également sous forme de question fermée du type de celle rencontrée dans les enquêtes abordant cette question. En effet, cela aurait permis de mieux comprendre ce qui est réellement capté par ce type de question. Plus généralement, la difficulté rencontrée ici pour séparer les critères d'*effort* et de *circonstances* souligne la difficulté à tester empiriquement les modèles traitant de l'inégalité des chances et s'inspirant de la formulation de Roemer car ces derniers reposent sur l'hypothèse selon laquelle les variables de *circonstances* sont clairement distinguables de celles d'*effort*.

Afin d'approfondir cette réflexion sur le rôle de la mobilité sociale sur la perception de l'inégalité des chances et sur la demande de redistribution au Pérou, il faudrait poursuivre l'analyse en suivant les voies suivantes.

Premièrement, il faudrait obtenir un échantillon représentatif tout en laissant l'opportunité aux personnes enquêtées de s'exprimer librement, c'est-à-dire ne pas les guider en leur proposant des réponses quant à leurs perceptions et leurs critères pour former ces perceptions. Il serait de plus nécessaire d'obtenir une mesure directe de la demande de redistribution. Pour relever le défi d'obtenir un échantillon représentatif en laissant s'exprimer les personnes, une possibilité serait d'interroger les personnes en deux étapes : la première sous forme d'entretiens semi-ouverts afin de bien cerner les perceptions des individus, la deuxième sous forme d'enquête pour obtenir les informations jugées importantes mais dont la formulation n'est pas pertinente.

Deuxièmement, il faudrait approfondir l'analyse des référents choisis par les personnes dans la formation de leur croyance quant aux facteurs de réussite sociale, notamment pour capter des effets d'autolimitation et d'adaptation des préférences. En particulier, l'interprétation du terme « réussir dans la vie » n'est-elle pas distincte dans un pays en développement ? Il est en effet possible que les différences d'interprétation de ce terme entre les différents niveaux sociaux soient plus fortes dans un pays en développement que dans un pays développé, si par exemple le phénomène d'autolimitation des aspirations des pauvres y est plus important. Pour ces derniers, réussir dans la vie est plutôt synonyme de « survivre dans la vie » que de promotion sociale. Le fait que les Liméniens d'origine sociale très modeste, que j'ai interviewés et qui croient plutôt en l'*effort*, évoquent très souvent comme facteur de réussite le fait de « lutter »¹²⁰ et interprètent la « réussite dans la vie » comme « maintenir un niveau de vie leur permettant de survivre », va à l'appui de cette piste. Cette présomption rejoint celle de Ray (2004) pour qui les aspirations sont plus restreintes dans une société « polarisée », telle que la société péruvienne, que dans une société « connectée ». Pour cet auteur, dans une société « connectée », c'est-à-dire une société dans laquelle l'échelle sociale est caractérisée par une chaîne d'échelons observés et locaux, les individus auront des aspirations élevées et agissent afin de réaliser leurs aspirations. A l'inverse, dans une société « polarisée », c'est-à-dire dans laquelle il y a peu d'échelons intermédiaires entre les riches et les pauvres, les aspirations sont faibles car les pauvres considèrent, soit que leurs actions n'ont pas d'impact sur leurs résultats, soit que le coût pour franchir l'échelon supérieur est trop élevé. Ray avance également que ces aspirations sont d'autant plus limitées qu'il existe de fortes discriminations dans la société, comme c'est le cas au Pérou (Ñopo et al., 2004).

Troisièmement, pour connaître le lien entre la mobilité sociale, la perception de l'inégalité des chances et la demande de redistribution, il faudrait pouvoir déceler les effets de mémoire. En effet, l'échelle de

¹²⁰ « Luchar »

temps intergénérationnelle est-elle la plus judicieuse ?¹²¹. Les individus auraient-ils plutôt une mémoire courte ou bien la période de référence qu'ils prennent en compte dépendrait-elle de leurs résultats ?

Ainsi, beaucoup de pistes de recherches sont ouvertes pour mieux comprendre le lien entre mobilité sociale et perception de l'inégalité des chances dans les pays en développement. Ce travail représente une contribution à cette problématique, encore largement inexplorée.

¹²¹ Piketty (1996) a mis en évidence un effet de « mémoire courte »: lorsqu'il régresse la croyance relative en l'effort sur le revenu de la personne, le groupe professionnel du père et la perception de mobilité économique de la personne sur les dernières années, l'effet du groupe professionnel du père n'est pas significatif alors que la perception de la mobilité sur les dernières années est très significatif.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alesina A., La Ferrara E. (2001), « Preferences for Redistribution in the Land of Opportunities », *NBER*, Working Paper n° 8267.
- Alesina A., Glaeser E., Sacerdote B. (2001), « Why Doesn't The US Have A European-Style Welfare State? », Harvard Institute of Economic Research, Discussion Paper, n° 1933.
- Alesina A., Di Tella R., Macculloch R. (2001), « Inequality and Happiness: are Europeans and Americans Different? », *NBER*, Working Paper, n° 8198.
- Attias-Donfut C., Wolff F.C. (2001), « La dimension subjective de la mobilité sociale », *Population*, Vol. 6, pp. 919-957.
- Benabou R., Ok E.A. (2001), « Social Mobility and the Demand for Redistribution: The POUM Hypothesis », *The Quarterly Journal of Economics*, Vol. 116(2), pp. 447-487.
- Benabou R., Tirole J. (2002), « Belief in a Just World and Redistributive Politics », *mimeo*.
- Bergman M., Joye D. (2001), « Comparing social stratification schemas: CAMSIS, CSP-CH, Goldthorpe, ISCO-88, Treiman, et Wright », *Cambridge Studies in Social Research*, Vol. 9, pp. 1-31.
- Bourguignon F., Ferreira F., Menendez M. (2003), « Inequality of Outcomes and Inequality of Opportunities in Brazil », World Bank Policy Research Paper, n° 3174.
- Bowles S., Fong C., Gintis H. (2004), « Reciprocity and the Welfare State », in Mercier-Ythier J., Kolm S., André L. (eds.) *Handbook on the Economics of Giving, Reciprocity and Altruism*, Elsevier.
- Bowles S., Gintis H., (2002), « The Inheritance of Inequality », *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 16(3), pp. 3-30.
- Checchi D., Filippin A. (2003), « An Experimental Study of the POUM Hypothesis », IZA Discussion Papers n° 912.
- Clark A.E. (2003), « Inequality-Aversion and Income Mobility: A Direct Test », DELTA, Discussion Paper 2003-11.
- Clifford P., Heath A.F. (1993), « The Political Consequences of Social Mobility », *Journal of the Royal Statistical Society*, Vol. 156(1), pp.51-61.
- Corneo G., Gruner H.P. (2002), « Individual Preferences for Political Redistribution », *Journal of Public Economics*, Vol. 83, p.83-107.
- Erikson R., Goldthorpe J. H., Portocarero L. (1979), « Intergenerational class mobility in three Western European societies: England, France and Sweden », *British Journal of Sociology*, Vol. 30, pp. 415-451.
- Erikson R., Goldthorpe J. H. (1992), *The Constant Flux: A Study of Class Mobility in Industrial Societies*, Clarendon, Oxford.
- Fehr E., Gächter S. (2000), « Fairness and Retaliation: The Economics of Reciprocity », *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 14, pp. 159-181.

- Fong C. (2001), « Social Preferences, Self-Interest, and the Demand for Redistribution », *Journal of Public Economics*, Vol. 82 n°2, pp. 225-46.
- Fong C. (2003), « Subjective mobility, redistributive demands, and the behavioural assumptions of economics », *mimeo*.
- Fong C. (2004), « Which Beliefs Matter for Redistributive Politics? Target-Specific versus General Beliefs about the Causes of Income », *mimeo*.
- Frey B., Stutzer A. (2002), *Happiness and Economics: How the Economy and Institutions Affects Well-Being*, Princeton University Press, Princeton and Oxford.
- Ganzeboom H.B., Degraaf P., Treiman D.J. (1992), « A Standard International Socio-Economic Index of Occupational Status », *Social Science Research*, Vol. 21, pp. 1-56.
- Ganzeboom H.B., Luijkx R., Treiman D.J. (1989), « Intergenerational Class Mobility in Comparative Perspective », *Research in Social Stratification and Mobility*, Vol. 8, pp. 3-84.
- Ganzeboom H.B., Treiman D.J. (1996), « Internationally Comparable Measures of Occupational Status for the 1988 International Standard Classification of Occupations », *Social Science Research*, Vol. 25, pp. 201-239.
- Girod R. (1971), *Mobilité sociale. Faits établis et problèmes ouverts*, Droz, Genève.
- Graham C. (2000), « The Political Economy of Mobility: Perceptions and Objective Trends in Latin America », in *New markets, new opportunities? Economic and social mobility in a changing world*, Brookings Institution Press, Washington D.C, pp. 267-90.
- Graham C., Pettinato S. (1999), « Assessing Hardship and Happiness: Trends in Mobility and Expectations in THE New Market Economies », Brookings Center on Social and Economics Dynamics, Working Paper Series, n° 7.
- Heckman J., Rubinstein Y. (2001), « The Importance of Noncognitive Skills: Lessons from the GED Testing Program », *American Economic Review*, Vol. 2, pp. 145-
- Henrich J., Boyd R., Bowles S., Camerer C., Fehr E., Gintis H., Mc Elreath R. (2001), « Cooperation, Reciprocity and Punishment in Fifteen Small-scale Societies », *American Economic Review*, Vol. 91 (May), pp. 73-78.
- Hirschman A.O. (1973), « The Changing Tolerance for Income Inequality in the Course of Economic Development », with a mathematical appendix by Michael Rothschild, *Quarterly Journal of Economics*, Vol. 87, pp. 544-566.
- Kahneman D., Diener E., Schwarz N. (1999), *Well-Being: The Foundations of Hedonic Psychology*, Russel Sage Foundation, New York.
- Lelievre E., Vivier G. (2001) « Évaluation d'une collecte à la croisée du quantitatif et du qualitatif, l'enquête « Biographies et entourage » », *Population*, Vol. 56(6), pp. 1043-1074.
- Manski C., Straub J. (2000), « Economic Analysis of Social Interactions », *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 14(3), pp. 115-32.
- Marx K. (1852), *Le 18 brumaire de Louis Napoléon*, Mille et une nuits, édition française, 1997.
- Matéjü P. (2000), « Mobility and Perceived Change in Life Chances in Postcommunist Countries », in *New markets, new opportunities? Economic and social mobility in a changing world*, Brookings Institution Press, Washington D.C., pp. 267-90.

- Meltzer A., Richard S. (1981), « A Rational Theory of the Size of Government », *Journal of Political Economy*, Vol. 89, pp. 914-27.
- Ñopo H., Saavedra J., Torero M. (2004), « Ethnicity and Earnings in Urban Peru », IZA Discussion Paper n° 980.
- Parson T. (1937), *The Structure of Social Action*, McGraw-Hill, New York
- Piketty T. (1994), *Introduction à la théorie de la redistribution des richesses*, Economica, Paris.
- Piketty T. (1995) « Social Mobility and Redistributive politics », *The Quarterly Journal of Economics*, Vol. 110(3), pp. 551-584.
- Piketty T. (1996), « Mobilité économique et attitudes politiques face à la redistribution », CEPREMAP, Document de travail n° 9603.
- Piketty T. (2003), « Attitudes vis-à-vis des inégalités en France : existerait-il un consensus ? », *Comprendre*, Vol. 4, pp. 209-241.
- Ravallion M., Lokshin M. (2000), « Who Wants to Redistribute? The Tunnel Effect in 1990s Russia », *Journal of Public Economics*, Vol. 76(1), pp. 87-104
- Ravallion M., Lokshin M. (2002), « Self-rated economic welfare in Russia », *European Economic Review*, Vol. 46, pp. 1453-73.
- Ray D. (2004), « Aspirations, Poverty and Economic Change », BREAD Policy Paper, n° 2.
- Roemer J.E. (1998), « *Equality of Opportunity* », Harvard University Press, Cambridge Mass.
- Senik C. (2005), « Income distribution and well-being: what can we learn from subjective data? », *Journal of Economic Surveys*, Vol. 19(1), pp. 43-63.
- Solon G. (2002) « Cross-Country Differences in Intergenerational Earnings Mobility » *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 16 (3), pp. 59-66.
- Tocqueville A. (1835), *De la Démocratie en Amérique*, dans Œuvres complètes, Gallimard, Paris.
- Treiman D.J. (1977), *Occupational Prestige in Comparative Perspective*, Academic Press, New York.
- Van Praag B., Frijters P., Ferrer-I-Carbonnell A. (2001), « The Anatomy of Subjective Well-Being », University of Amsterdam, Tinbergen Institute, mimeo.
- Webb R. (2000), « Pilot Survey on Household Perceptions of Mobility: Peru 1998 », in *New markets, new opportunities? Economic and social mobility in a changing world*, Brookings Institution Press, Washington D.C, pp. 267-90.
- Zimmerman D.J. (1992), « Regression Toward Mediocrity in Economic Stature », *American Economic Review*, Vol. 82, pp. 409-429.

Annexe 1 : La représentativité de l'échantillon des entretiens

S'il est sûr que l'échantillon constitué par ces entretiens n'est pas représentatif, il est nécessaire de s'interroger sur ses biais. Pour cela, j'ai comparé certaines caractéristiques des individus de l'échantillon à celles des individus du dernier recensement, réalisé dix ans auparavant, en 1993 par l'INEI. Les principaux biais de cet échantillon sont une surreprésentation (Tableau A) :

- des hommes,
- des personnes âgées de 40 à 60 ans,
- des personnes avec un niveau d'éducation supérieur,
- des chefs d'entreprise,

et une sous représentation :

- des âges extrêmes (20-24 ans, 60 ans et plus),
- des personnes avec un niveau d'éducation primaire ou secondaire,
- des ouvriers et des travailleurs non-qualifiés.

Tableau- A : Comparaison de la répartition des individus dans le recensement et dans mon échantillon, selon le sexe, l'âge, le niveau d'éducation et la profession

	Recensement 1993, Lima	Echantillon 2003
Sexe		
Homme	48,8	56
Femme	51,2	44
Total	100	100
Age		
20-24	19,1	3,4
25-29	16,1	16,9
30-34	13,8	11,2
35-39	11,6	12,4
40-44	9,5	15,7
45-49	7,4	12,4
50-54	5,9	7,9
55-59	4,7	11,2
60 et plus	12,1	9
Total	100	100
Education *		
Sans éducation	3,5	1,2
Primaire	23,7	8,3
Secondaire	44,3	26,2
Supérieur non univ. incomplet	5,5	3,6
Supérieur non univ. complet	7,2	22,6
Supérieur univ. incomplet	7,2	9,5
Supérieur univ. complet	8,7	28,6
Total	100	100
Groupe d'occupation		
Membres pouvoir exécutif, cadres, chefs d'entreprise	2,3	17,6
Professions intellectuelles et scientifiques	13,6	16,5
Techniciens de niveau moyen	9	8,2
Employés de bureau	10,1	7,1
Commerçants et travailleurs dans les services	17,1	20
Agriculteurs, pêcheurs	0,9	0
Ouvriers	27,1	16,5
Travailleurs non qualifiés	19,9	14,1
Total	100	100

Source : Recensement 1993 : INEI ; Echantillon 2003 : les entretiens que j'ai réalisés.

Champ : Pour le recensement, seuls les urbains ont été pris en compte.

Note : * : Ne concerne que les plus de 14 ans dans le recensement 1993.

De plus, j'ai comparé la mobilité subjective des personnes de mon échantillon à celle du baromètre Latino-américain de l'institut MORI, sondage réalisé auprès de la population urbaine du Pérou, par

l'institut Cuantó, en 1997. Dans mon échantillon, les personnes ont une perception de leur parcours intergénérationnel très différente et beaucoup plus optimiste que les personnes interrogées dans le cadre de ce sondage (Tableau B). Cependant, la comparaison de ces deux bases de données a ses limites car les perceptions ont été évaluées dans un contexte socio-économique très différent et auprès d'une population liménienne dans un cas, et urbaine dans l'autre.

Tableau- B : Répartition des individus selon leur mobilité subjective, dans le Baromètre Latinoaméricain et dans mon échantillon

	Comparé à vous, vos parent vivaient-ils...	
	Baromètre Latinoaméricain 1997	Echantillon 2003
Mieux?	70,3	28,8
Pareil?	20,6	12,3
Moins bien?	9,1	58,9
Total	100	100
<i>N d'observations</i>	<i>1054</i>	<i>73</i>

Annexe 2 : Profil des *optimistes* et des *pessimistes* selon les trois indicateurs de mobilité objective

Tableau- C : Profil des *optimistes* quand la mobilité objective est en termes de prestige

Mobilité en termes de prestige	Proportion d' optimistes (%)		Significa.de la différence entre les 2 proportions
Caractéristiques socio-démographiques	Niveau d'éducation inférieur ou égal au primaire	Niveau d'éducation supérieur au primaire	***
	45	15	
	Type physique indien	Autre type physique (Blanc, Métisse, Noir,	***
	39	10	
	Vit dans un quartier populaire	Vit dans un quartier de classes moyennes	***
	36	11	
	Est né dans la Sierra	Est né sur la Costa ou dans la Selva	***
45	8		
A migré vers Lima	N'a pas migré	***	
38	7		
Activité	Professions non qualifiées	Autre profession	***
62	15		
Origine sociale	Un des parents parlait quechua	Aucun des parents ne parlait quechua	**
	38	10	
	Père né dans la Sierra	Père né sur la Costa ou dans la Selva	***
	29	11	
	Le père a migré vers Lima	Le père n'a pas migré	**
	8	27	
	Père indépendant	Père employé	**
	29	11	
	Mère née dans une ville	Mère née dans un village	**
10	31		
Père agriculteur	Autre activité du père	***	
43	14		
Mère agricultrice	Autre activité de la mère	***	
41	10		

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Note : *** : significativité au seuil de 1 % ; ** : au seuil de 5 % ; * : au seuil de 10 %.

Tableau- D : Profil des *optimistes* quand la mobilité objective est en termes de statut

Mobilité en termes de statut	Proportion d' <i>optimistes</i> (%)		Significa.de la différence entre les 2 proportions
Activité	Cadre, prof.libérale	Autre profession	
	35	15	**
Origine sociale	Père né à Lima	Autre lieu de naissance	
	40	15	***
	Le père a migré vers Lima	Le père n'a pas migré	
	8	27	**
	Père né dans une ville	Père né dans un village	
	31	13	**
	Père profession intellectuelle	Autre activité du père	
	40	17	***
	Père ouvrier	Père autre	
	0	24	**

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Note : *** : significativité au seuil de 1 % ; ** : au seuil de 5 % ; * : au seuil de 10 %.

Tableau- E : Profil des *optimistes* quand la mobilité objective est en termes d'éducation

Mobilité en termes d'éducation	Proportion d' <i>optimistes</i> (%)		Significa.de la différence entre les 2
Caractéristiques socio-démographiques	Homme	Femme	
	8	32	***
	Niveau d'éducation secondaire	Autre	
	35	11	***
	Niveau d'éducation supérieur	Autre	
	5	26	**
	A subi un choc conjoncturel	N'a pas vécu de choc conjoncturel	
	60	16	***
Activité	Profession intellectuelle	Autre	
	0	25	***
	Employé de bureau	Autre	
	75	16	***
Origine sociale	Père né sur la Côte	Père né dans la Sierra ou la Selva	
	31	12	**
	Mère agricultrice	Autre activité de la mère	
	6	26	***

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.

Note : *** : significativité au seuil de 1 % ; ** : au seuil de 5 % ; * : au seuil de 10 %.

Tableau- F : Profil des *pessimistes* quand la mobilité objective est en termes de prestige

Mobilité en termes de prestige	Proportion de pessimistes (%)		Significa.de la différence entre les 2 proportions
Caractéristiques socio-démographiques	Agé de 30-39 ans	Autre âge	
	39	15	***
	Agé de plus de 50 ans	Autre âge	
	0	29	***
	Vit dans un quartier populaire	Vit dans un quartier de classes moyennes ou	
	36	13	***
	Artisan/ Ouvrier	Autre profession	
	62	16	***
Origine sociale	Un des parents parlait quechua	Aucun des parents ne parlait quechua	
	0	20	**
	Père profession intellectuelle	Père autre profession	
	0	25	**
	Père ouvrier	Père autre profession	
	83	16	***

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.
Note : *** : significativité au seuil de 1 % ; ** : au seuil de 5 %.

Tableau- G : Profil des *pessimistes* quand la mobilité objective est en termes de statut

Mobilité en termes de statut	Proportion de pessimistes (%)		Significa.de la différence entre les 2
Activité	Cadre, dirigeant	Autre profession	
	6	26	**
	Artisan/ Ouvrier	Autre profession	
	50	18	**
Origine sociale	Un des parents parlait quechua	Aucun des parents ne parlait quechua	
	0	20	**

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.
Note : *** : significativité au seuil de 1 % ; ** : au seuil de 5 %;

Tableau- H : Profil des *pessimistes* quand la mobilité objective est en termes d'éducation

Mobilité en termes d'éducation	Proportion de pessimistes (%)		Significa.de la différence entre les 2
Caractéristiques socio-démographiques	Agé de 30-39 ans	Autre âge	
	44	16	***
Activité	Cadre, dirigeant	Autre profession	
	6	28	**
	Artisan/ Ouvrier	Autre profession	
	60	20	**
Origine sociale	Un des parents parlait quechua	Aucun des parents ne parlait quechua	
	0	32	**
	Père employé de bureau	Père autre profession	
	67	22	**
	Père ouvrier	Père autre profession	
	83	18	***

Source : Entretiens 2003 réalisés par l'auteur; calculs de l'auteur.
Note : *** : significativité au seuil de 1 % ; ** : au seuil de 5 %;